



DANSE
Casse-Noisette: une bouée en temps de crise économique
Page E 4



CINÉMA
Milk: l'admirable portrait d'un militant rassembleur
Page E 7

CULTURE

À quoi sert l'Opéra de Montréal?

DESIGN TIFFET

L'Opéra de Montréal tiendra ce dimanche à 14h son gala annuel. L'institution a fait la manchette cet automne, d'abord pour son spectaculaire redressement financier, puis à travers les diatribes du metteur en scène François Girard, considérant «anémique» et «dans un état navrant» la situation de l'opéra à Montréal. Qu'en est-il vraiment?

CHRISTOPHE HUSS

Pour cadrer le sujet, les ambitions et toute forme de débat, il est nécessaire de commencer par exposer une série de chiffres. Le budget de l'Opéra de Paris est de l'ordre de 250 millions de dollars. Quand son directeur, Gérard Mortier, a été engagé par le New York City Opera, il avait négocié de pouvoir tabler sur 70 millions de dollars et a démissionné, il y a un mois, parce que, en raison de la crise financière et du fait que l'argent public n'est pas la première source de financement en Amérique du Nord, le conseil d'administration n'avait pu lui garantir que 43 millions. La Canadian Opera Company (COC) de Toronto travaille avec plus de 30 millions, alors que le budget en cours de l'Opéra de Montréal est de 8,2 millions de dollars. Cinq productions sont à l'affiche cette saison. Le chiffre était de sept millions pour la saison écoulée, avec quatre productions.

Avant de crier au scandale, il faut savoir que la Canadian Opera Company ne fait pas la même chose

avec ses sous que l'Opéra de Montréal. Elle a un orchestre propre et gère le lieu dans lequel elle se produit. Mais la disproportion reste grande.

Le cas Girard et le génie des autres

En couverture du *Devoir*, le 14 novembre dernier, à la suite de l'annulation de son spectacle Kurt Weill dans le cadre du festival Montréal en lumière, on lisait: «François Girard estime que ce nouvel échec illustre l'état "navrant" de l'opéra à Montréal, un art complètement sous-financé et "anémique".» Le metteur en scène met le doigt sur une vraie question: celle du sous-financement. Il n'évoque cependant pas d'autres plaies endémiques, comme la politique du saupoudrage financier, corollaire de l'absence de stratégie culturelle digne de ce nom. L'ancien directeur artistique, démissionnaire, Bernard Labadie, qui dit au *Devoir* «demeurer très solidaire des efforts de la compagnie», utilise la formule «Montréal n'a pas les moyens d'avoir une maison d'opéra à son niveau».

Mais arrêtons-nous à l'épisode Girard, très éclairant. Il est vrai que François Girard n'a pas de chance avec l'opéra à Montréal.



Zurga (Phillip Addis), à l'Opéra de Montréal

YVES RENAUD

Lors de la saison 2005-06, au sommet de la crise, alors que l'institution s'en allait vers un déficit d'exploitation d'un million de dollars ou plus, le conseil d'administration avait décidé de retirer une production de l'affiche. Aucune décision artistique là-dedans: le choix — comptable — s'est simplement porté sur la plus coûteuse: *Cédipus Rex* de Stravinski, mis

en scène par François Girard.

De la récente mésaventure, sur le spectacle Kurt Weill importé de l'Opéra de Lyon, on a pu lire dans ces colonnes: «Girard est revenu à la charge pour présenter [à l'Opéra de Montréal] les projets du Vol de Lindberg et des Sept Péchés capitaux, de Bertold Brecht et Kurt Weill, déjà montés grâce au soutien de l'Opéra de Lyon. Il a essayé un

nouveau refus de l'OdeM. L'Opéra de Montréal a essayé autant comme autant, mais c'a planté faute de budgets.» La citation fait tomber des nues Michel Beaulac, directeur artistique de l'OdeM, qui n'a jamais vu passer cette proposition. Même son de cloche chez le directeur général, Pierre Dufour: «À moins d'avoir dormi et rêvé pendant plusieurs mois de suite, je n'ai jamais vu ce projet.»

François Girard a contacté Alain Simard, chez Spectra, d'où le projet Weill dans le cadre de Montréal en lumière. «Si Alain Simard m'en avait parlé, nous dit Alexandre Taillefer, président du conseil d'administration de l'OdeM, je lui aurais dit d'emblée qu'il se planterait.»

La raison de l'annulation de ce projet est qu'une subvention fédérale espérée n'est pas venue «On avait demandé 500 000 \$ et on a obtenu 120 000 \$», expliquait Spectra. On sait donc maintenant que le génie de François Girard vaut (au moins) quatre fois plus que le génie des autres.

Cohérence et bon père de famille

François Girard espérait donc 500 000 \$ en subventions fédérales pour quatre spectacles ponc-

tuels au théâtre Maisonneuve, alors que l'Opéra de Montréal reçoit 680 000 \$ du fédéral pour un an d'activités et une «existence institutionnelle». Un an, ce sont 24 représentations. Alexandre Taillefer fait vite le calcul: «680 000 \$ divisés par 24 équivaut à 30 000 \$ par soir.»

Il n'en faut pas plus pour comprendre que les 120 000 \$ proposés sont tout simplement dans l'ordre des choses. Il est évident qu'au niveau fédéral, une institution phare du pays se voit soutenue plus que les autres. Au chapitre des orchestres symphoniques, c'est l'OSM. Au chapitre de l'opéra, c'est la Canadian Opera Company. Point final. On peut le regretter. Mais pour l'heure, il n'y a pas à espérer mieux. Certains observateurs s'entendent d'ailleurs pour considérer que l'OdeM n'est même pas le numéro deux au pays et que cette place revient à l'Opéra de Vancouver.

En d'autres termes, l'Opéra de Montréal fait avec ce qu'il a. Entre 2004 et 2006, il a fait avec ce qu'il aurait aimé avoir. Cela a conduit à un trou de deux millions de dollars, spectaculairement résorbé en deux ans par une saignée dans les

VOIR PAGE 2: OPÉRA

JARDIN BOTANIQUE DE MONTRÉAL

UNMUSEUMNATUREMONTRÉAL

EFFET DE SERRES

Expositions dans les serres du Jardin botanique — Dès le 5 décembre

www.museumsnature.ca



Noël au Jardin

Sous le soleil de Cuba avec Marie-Victorin

Plantes tropicales alimentaires



CULTURE

Merci pour le show!



ODILE TREMBLAY

C hose certaine, le brouhaha fédéral depuis l'émergence de la fameuse coalition des partis d'opposition nous aura bien amusés. De la politique-réalité à son meilleur. À l'ère du divertissement, difficile de s'offrir performance plus gratuite. Les théâtres et les cinémas ont dû se vider cette semaine. Jean Charest cherchait les journalistes à sa conférence de presse préélectorale. La télé se révélait indétrônable pour livrer le show d'Ottawa. Oh! les hallucinantes foires d'empoigne aux Communes, avec les insultes et les coups bas. Oh! l'appel à la nation de Stephen Harper et la vidéo pourrie de Stéphane Dion. Celle-là, faudrait pas la juger à travers nos critères de critique de films. L'interlude manquant, la mauvaise qualité de l'image et du cadrage, la bouillie de Dion trop rouge. Non, ne nous mettez pas cette pièce d'anthologie entre les mains. Ça chaufferait. Un enfant aurait fait mieux avec un téléphone cellulaire. Mais la cassette ajoutait de l'absurde à l'incohérence générale. Nouvelle source d'hilarité!

Que de péripéties ténébreuses... Michaëlle Jean, rapatriée d'urgence de son voyage en Europe, qui accepte la prorogation et bousille les visées d'une coalition appelée sans doute à foncer dans le mur, mais quand même... La Chambre gelée, pour deux mois. Le tout prouvant, si, si, messieurs-dames, que le Canada n'est pas un pays si plate. Même notre Garnotte dut s'incliner et admettre que, la caricature étant tout entière dans le show, une photo eût semblé peut-être plus drôle qu'un dessin.

Oui, merci, merci pour le beau programme. On a réhabilité le petit écran, qui a si bien livré la marchandise. Sauf que les engueulades aux Communes nous manqueront pendant deux mois. Rien n'est parfait.

Nous, gens du culturel, rigolons ferme. Ce feuilleton politique nous plaît, qui déstabilise le cow-boy du grand rodéo. Les masques tombent et une brèche s'ouvre pour un changement éventuel dans la cour des arts. Le milieu culturel était plutôt en faveur du gouvernement de coalition, qui prévoyait le rétablissement des subventions et des programmes tronçonnés par l'équipe Harper, sauf qu'on ne sait plus trop vers quel récif fonçait la galère de cette coalition. Pour l'instant, tout bloque, mais attendons la suite... Ce spectacle rock and roll connaîtra fin janvier de nouveaux rebondissements. Un budget qui maintiendra nos torries au pouvoir? Des élections? Les artistes ressortiraient alors leurs pancartes.

«Tout plutôt que Harper!» Air connu! Du fond de mon journal *séparatiste*, j'ai parlé à James Moore, le ministre du Patrimoine, cette semaine. Les conservateurs courtoisèrent soudain les journalistes, devinez pourquoi? James Moore venait de monter au front avec son collègue de l'Environnement, en pleine crise. Son parti a perdu la confiance du Parlement, soit, mais du milieu des arts aussi. Le ministre doit ramer. Il rame donc, essaie de convaincre la galerie que la culture constitue un secteur majeur pour lui, pour eux. Pour nous, on le savait déjà...

Au bout du fil, James Moore répète que son gouvernement a augmenté son budget culturel de 8 %, tout en le dépensant de façon plus efficace qu'à travers les fameux programmes abolis. Alors, les artistes devraient cesser d'avoir peur, à son avis. Tu parles! Il précise que la moitié des 45 millions sup-

primés était versée dans un site que personne ne consultait. Soit, fallait un peu écramer ces programmes, mais pas comme ça, sans consultations du milieu. Le ministre affirme vouloir continuer son travail durant le grand gel. «Il n'y a pas que les Communes. Mon horaire est plein.» James Moore se promettait d'aller à Montréal et à Québec bientôt pour rencontrer le milieu, et il le fera peut-être malgré tout, mais dans quel climat!

Il ne semble pas pire qu'un autre, ce ministre, juste à peu près pareil...

Ce n'est pas pour me vanter, mais avant les élections d'octobre j'avais prédit que le futur siège du Patrimoine serait occupé par un homme.

Selon ma petite théorie, si les femmes se révèlent surreprésentées aux ministères culturels — et à tous les ordres de gouvernement encore —, c'est que ni elles ni la culture ne sont prises au sérieux dans les officines de pouvoir masculines. Or, comme Harper avait perdu des points au Québec

avec ses compressions dans le domaine des arts — ce qui lui a valu sa minorité et ce délicieux psychodrame grand-guignolesque —, histoire de donner du poids au ministère notre chef conservateur devait asseoir au poste du Patrimoine un homme. Cette figure paternelle censée inspirer confiance. Suffit de comprendre la psychologie de l'adversaire.

Bien évidemment, les femmes ministres à la Culture ne sont ni meilleures ni pires que les petits copains. Tout est question de façade...

Bingo! L'«homme» fut nommé, et on a laissé la chance au coureur. Pas longtemps. Les compressions de 45 millions effectuées sous Josée Verrier étaient là pour de bon, les ponts ne semblaient pas vouloir se rétablir. Badaboum!

Ni James Bond, ni Roger Moore, pas 007. Simplement James Moore, un gars de la Colombie-Britan-

nique qui parle français, c'est déjà quelque chose, mais fidèle à la ligne du parti. Déception!

Même couplet sous le règne de Tarzan que sous celui des deux «Jane» précédentes, mêmes mains liées par le chef. Aujourd'hui, homme ou femme, quelle importance? Le coup du *boy's club* n'a pas fonctionné.

Sous le dernier mandat de Stephen Harper, James Moore gérait le dossier des Olympiques 2010 de Vancouver. Aujourd'hui, il annonce un volet culturel important pour la manifestation sportive. De toute évidence, bien des fonds de son ministère iront nourrir les spectacles des Jeux. Ce que craignaient plusieurs membres du milieu culturel. Et si les sommes abolies allaient gonfler cette enveloppe?...

Au Québec, le court règne de Moore faisait encore râler ces derniers jours. De nouvelles compressions fédérales entraînaient la perte des bourses de la relève à la Fondation du maire de Montréal pour la jeunesse. L'Académie québécoise du théâtre ferme ses portes, faute d'un coup de pouce d'Ottawa. Ce ministre à des côtes escarpées à gravir s'il veut séduire un jour notre petit milieu. On le plaint presque.

Mais quel que soit le scénario de l'après-budget de Harper, même s'il garde le pouvoir, affaibli, déséquilibré, il aura changé. Autant dans le secteur des arts, qui a contribué à précipiter les conservateurs dans ce joyeux merdier avant que les gaffes du chef ne l'enfoncent en enfer, que pour faire passer son budget. L'équipe de Harper devra baisser ce prix, se faire humble, consulter. On espère encore, et on est peut-être fous d'espérer, des lendemains qui chantent un peu.

En tout cas, le spectacle a levé, coalition aidant, faut dire. Mais Harper n'était pas en reste. Vite, une bonne main d'applaudissements pour les conservateurs. La seule jusqu'ici...

otremblay@ledevoir.com

OPÉRA

Pour Michel Beaulac, l'évolution dans les trois années à venir passe par le développement de partenariats avec les scènes européennes

SUIVE DE LA PAGE E 1

effectifs et une gestion de bon père de famille du nouveau directeur général, Pierre Dufour.

Mais aux déboires financiers de François Girard s'est greffée une remarque qualitative. «Girard croit que Montréal devrait suivre l'exemple de la Canadian Opera Company, qui a complètement renouvelé son auditoire à la fin des années 90 en invitant des artistes comme Robert Lepage et Atom Egoyan à créer des mises en scène modernes pour l'opéra.» Nous avions formulé la même chose de manière un peu différente dans notre compte rendu des *Pêcheurs de perles* (Le Devoir du 3 novembre) en écrivant: «Les spectacles cuclat la praline, ça va un temps, mais ça lasse vite.»

L'opéra de Montréal est d'un traditionalisme parfois pesant, alors que

notre scène théâtrale est bouillonnante et que, justement, la lecture dramaturgique du répertoire lyrique est le grand courant des scènes européennes depuis vingt ans. C'est là un train que la COC ne manquera pas de prendre, maintenant qu'Alexandre Neef, ancien adjoint de Mortier à Paris, en a pris la direction.

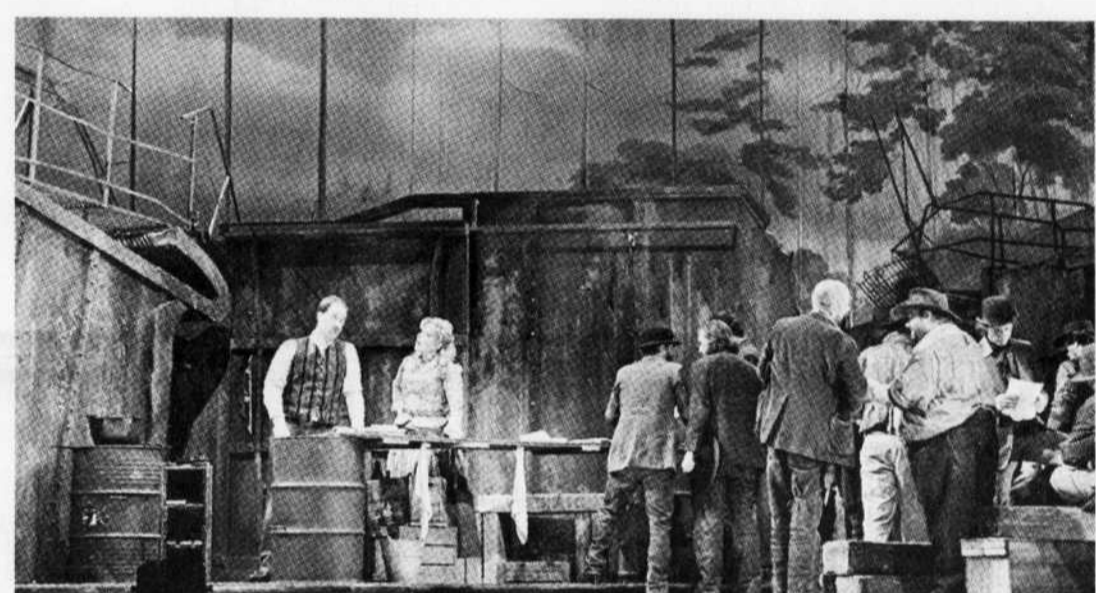
Mais le cadre financier (surtout pour un créateur, fût-il québécois, qui œuvre la plupart du temps dans les théâtres subventionnés d'Europe) reste toujours intéressant à considérer. Pierre Dufour et Michel Beaulac tablent sur un coût de 1 à 1,1 million de dollars par production, ce qui, par représentation (il y en a cinq en général) fait 200 000 \$. Pour donner un point de comparaison, *La Damnation de Faust* de Robert Lepage coûte au Metropolitan Opera un million de dollars par soirée, nous affirme

Alexandre Taillefer. Il faut donc créer, mais avec des contraintes.

La règle n'est pas rigide. Pierre Dufour dit pouvoir se permettre une production un peu plus chère, s'il peut équilibrer par ailleurs. Ironie de la situation: la production de *l'Edipus Rex* de François Girard, annulée il y a trois ans lorsque l'ODEM ne pouvait pas absorber son coût de 1,45 million, pourrait être reprogrammé dans le cadre de la santé financière nouvellement reconquise. «Qui sait? Je ne ferme pas la porte», dit Pierre Dufour à ce sujet.

Identité

À l'analyse, il apparaît que l'opéra de Montréal a surtout un problème d'identité. Identité artistique et identité tout court. Quelle est sa place dans la vie artistique de la cité, devant un orchestre superstar et un bouillonnement théâtral reconnu par tous? Sur ce point, l'institution peine et n'a jamais pu retrouver la place qui était la sienne au sommet du règne de Bernard Uzan, son emblématique directeur. «Nous avons un défi de commercialisation», remarque Alexandre Taillefer, conscient qu'il lui faut à la fois conquérir un nouveau public (ce



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Une scène de la *Fanciulla del West*, de Puccini, un flop économique pour l'opéra de Montréal

qui est en bonne voie) et redevenir glamour aux yeux de l'élite montréalaise: «Il est très difficile d'élaborer une stratégie qui mise sur les deux tableaux», dit-il.

Pour Michel Beaulac, l'évolution

dans les trois années à venir passe par le développement de partenariats avec les scènes européennes: «Le Québec peut être une terre d'accueil pour des compagnies européennes», souligne le directeur artistique, fier de la réussite de la collaboration de l'ODEM avec l'Opera Australia pour *Lakmé* et *Madame Butterfly*. Sous sa direction, il y aura chaque année un opéra français et un opéra jamais présenté à la compagnie.

Mais la marge de manœuvre est faible car, pour rentrer dans ses frais, l'ODEM est lié à la salle Wilfrid-Pelletier et à ses 2800 places, qui ne peuvent pas accueillir tous les opéras du répertoire ni toutes les expérimentations théâtrales. Pour Bernard Labadie, cette contrainte est très symptomatique: «Il convient de s'interroger sur un modèle économique où, pour boucler la boucle avec un spectacle importé, il faut remplir à 90 % une salle de 2800 places.»

Alexandre Taillefer relève la «fierté des Torontois d'aller dans leur maison d'opéra» et rêve de resusciter une «fierté montréalaise» envers son institution. Après le flop économique de *La Fanciulla del West*, opéra méconnu de Puccini, en début de saison, qui au lieu de susciter la curiosité a entraîné une défiance, rempissant la salle à 60 % (contre 81 % en moyenne la saison précédente), le moyen d'y arriver relève plus que jamais de la quadrature du cercle.

Le Devoir

LE GALA DE L'OPÉRA DE MONTRÉAL

À la salle Wilfrid-Pelletier, dimanche 9 décembre à 14h. Vingt chanteurs pour vingt-neuf airs et scènes célèbres du répertoire lyrique. Réservations: 514 842-2112.

DU 9 AU 20 DÉCEMBRE 2008
AU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI

3900, RUE SAINT-DENIS, MONTRÉAL H2W 2M2 - MÉTRO SHERBROOKE
T. 514 282 3900 WWW.THEATREDAUJOURD'HUI.QC.CA



ASSOIFFÉS

WAJDI MOUAWAD

EN COLLABORATION AVEC BENOÎT VERMEULEN

TEXTE WAJDI MOUAWAD, EN COLLABORATION AVEC BENOÎT VERMEULEN + MISE EN SCÈNE BENOÎT VERMEULEN + AVEC MARTIN LAROCHE + SHARON IGGUI ET BENOÎT LANDRY + + + + + SCÉNOGRAPHIE ET COSTUMES RAYMOND MARIUS BOUCHER + ÉCLAIRAGES MATHIEU MARCIL + ENVIRONNEMENT SONORE NICOLAS BASQUE + ENVIRONNEMENT VIDÉO MARTIN LEMIEUX + ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE CATHERINE VIDAL + ASSISTANCE À LA SCÉNOGRAPHIE ET AUX COSTUMES JASA BAKA ET ISABELLE DUGUAY + DIRECTION DE PRODUCTION JOANNE VÉZINA + PHOTO: SIMON MÉNARD

le clou! PRODUCTION THÉÂTRE LE CLOU
EN CODIFFUSION AVEC LE THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI

LE DEVOIR

Texte: CATHERINE LÉGER en collaboration avec Eric Jean

Mise en scène: ERIC JEAN 36 UNE PRODUCTION DU THÉÂTRE DE QUAT'SOUS

25 novembre au 21 décembre 2008

514 845-7277 Théâtre ESPACE GO

Avec: STÉPHAN ALLARD, NORMAND DANEAU, MUREL DUTIL, KATHLEEN FORTIN, IVE GADOUAS, MARTINE-MARIE LALANDE, ERIC PAULHUS, YANN PERRÉAL, EVELYNE ROMPRÉ et DANIEL THOMAS

Concepteurs: Pierre-Étienne Locas, Cynthia St-Gelais, Martin Sirois, Michel F. Côté, Angèle Barrette, Annie Beaudoin, Nicolas Jobin, Nathalie Peltre

COMPLÈT LES 6-7-9-10-11-12-16 DÉCEMBRE



CE SOIR, ON CHANTE POUR LE QUAT'SOUS

Cabaret musical avec les finissants de l'École nationale de théâtre ainsi que France Castel, Suzanne Clément, Anne Dorval, Elise Guilbault, Marina Orsini, Marc Labrèche, Monique Richard et plusieurs autres.

Le 10 décembre 2008 à 20H au 281 (94, rue Ste-Catherine Est) / 40 \$
BILLETTERIE: 514 845-7277 ou Admission 514 790-1245

TEXTE
Lise Vallancourt
MISE EN SCÈNE DE
Geoffrey Gaquère
AVEC
Carl Béchard
Émilie Bibeau
Martha Boles
Vincent Bolduc
Benoît Dagenais
Mathieu Gosselin
Johanne Haberin
Roger Larue
Dominique Leduc
Jean Maheux
Vincent-Guillaume Oti
Brigitte Poganat
Isabelle Roy
CONCEPTEURS
Jean Bard
Catherine Gauthier
Nicolas Barthelemy
Eruann Bernard
Stéphanie Capistran-Lalonde

LES EXILÉS DE LA LUMIÈRE

DU 10 AU 20 DÉCEMBRE 2008
Du mardi au samedi à 20h
Samedi 20 décembre à 16h et 20h
Soirée live-tôt jeudi 18 décembre à 19h, suivie d'une discussion avec les artistes

BILLETTERIE:
514-521-4191
www.espaceclibre.qc.ca

Achetez avant le 10 décembre et obtenez 2 billets pour 32\$, valable pour les représentations du 10 au 13 décembre.

CULTURE

THÉÂTRE

Les derniers assauts venus du ciel

Lise Vaillancourt et Geoffrey Gaquère proposent une histoire baroque où il est beaucoup question d'amour, de poésie et de divinités plus ou moins désincarnées...

MICHEL BÉLAIR

B eau p'tit couple! En fait, ils n'ont rien d'un «p'tit couple», mais le simple fait de les voir là tous les deux brûlant du même feu et de la même passion, ça fait du bien... sans compter que ça les soude d'une certaine façon. Lise Vaillancourt et Geoffrey Gaquère — l'auteur et le metteur en scène de ces *Exilés de la lumière* qui prend l'affiche à l'Espace libre en début de semaine — débordent littéralement d'énergie dans ce petit matin gris tout cru.

Gaquère a eu à peine le temps de m'expliquer la technique des «100 heures de travail, texte su» qu'il a appliquée au spectacle... que la dramaturge nous avait déjà rejoints. Peut-être justement parce que l'on en est à moins d'une semaine de la première, une forme certaine d'urgence se lit clairement sur leurs deux visages.

Imaginez-vous que vous êtes assis, vous aussi, dans ce petit café sympa de la rue Laurier pendant qu'ils racontent, chacun à leur manière plus ou moins hallucinée, cette saga complètement folle où il est question d'anges qui oublient le souvenir même de leur mission en s'incarnant dans des corps d'humains pour pouvoir rencontrer l'Amour... Écoutez pour voir, comme ils disent à la radio...

Un terrain de jeu

Si le sujet à l'air complètement «sauté», la production sera tout autant sur scène. Geoffrey Gaquère dirige une équipe de 13 comédiens jouant un total de 25 personnages différents. On rencontrera là une impressionnante distribution recelant des tiroirs pleins de noms célèbres (Markita Boies, Emilie Bibeau, Isabelle Roy, Dominique Leduc, Vincent-Guillaume Otis... pour n'en nommer que quelques-uns) et dans laquelle, par exemple, Carl Béchard fait l'Amour (!!!) et Jean Maheux, le Temps. *Exilés de la lumière* met en scène, on s'en rendra compte rapidement, rien de moins qu'une cosmogonie tout entière avec ses divinités, ses démiurges, ses anges, ses hiérarchies. C'est une énorme saga. Une folie aussi. Un truc «in-montable».

Lise Vaillancourt y travaille depuis une éternité et plus sérieusement depuis 1993, alors qu'elle était en résidence à Limoges aux Francophonies en Limousin. Au cours des années, elle aura accouché de plusieurs versions qui se sont cristallisées autour de celle que l'on verra à l'Espace libre et qu'elle a eu elle-même l'occasion de faire connaître un peu partout au cours d'une quinzaine de lectures organisées par sa petite compagnie, Le Gant rouge, qui produit aussi la version scénique des *Exilés*. «J'ai lu le texte devant toutes sortes de publics, et en faisant bien sûr tous les rôles, raconte-t-elle: ça marche fort bien, je le sais. Maintenant, il reste à occuper toute la scène avec tout le monde et à incarner tout cela



Geoffrey Gaquère et Lise Vaillancourt, le metteur en scène et l'auteur des *Exilés de la lumière*, qui prend l'affiche à l'Espace libre.

dans les personnages... ce qui est le travail de Geoffrey!»

Geoffrey Gaquère, que l'on connaît finalement plus comme comédien (récemment, il a joué dans *Roland*, de La Pire Espèce, *L'Enéide* d'Olivier Kemed, *Elizabeth*, roi d'Angleterre, au TNM) que comme metteur en scène (*Couche avec moi* (c'est l'hiver) de Fanny Britt) ou «metteur en lecture» pour le festival du Jamais lu. Geoffrey Gaquère, qui a décidé de s'impliquer à fond dans cette folle aventure à cause, «d'abord et avant tout», du texte de Lise Vaillancourt. «C'est un texte extraordinaire et c'est la volonté de le monter pour la première fois qui nous réunit tous, précise-t-il. Pour tous ceux qui sont embarqués dans ce projet complètement fou, ce qui compte c'est d'abord de faire entendre le texte de Lise [...]. Comme s'il voulait insister davantage, il laisse filer quelques micro-secondes puis il reprend...

«C'est complexe, bien sûr, de mettre en scène des archétypes: la Révolte et l'Utopie, par exemple, comme l'Histoire, l'Amour et le Temps, sont de véritables personnages dans la pièce. Concrètement, ça signifie que tout est à inventer, comme dit Lise. Tout est à incarner, ce qui comme par hasard est le sujet central des *Exilés*... Mais j'ai beaucoup discuté avec les concepteurs [Jean

Bard, Catherine Gauthier, Nicolas Basque] de la production pour m'assurer que la nudité de l'espace scénique et la «légèreté» du décor viennent d'abord installer ce que j'appelle la grammaire du spectacle. Que l'on y campe d'abord concrètement les enjeux et les quatre lieux importants afin que le spectateur se fasse une image de départ claire. Après, tout peut évoluer, tout peut changer: la scène restera toujours un terrain de jeu! Mais une fois que la grammaire du spectacle est posée clairement, tout devient possible.»

Un monde nouveau

Le metteur en scène poursuit en racontant qu'il a choisi d'ancrer — il emploie en fait le mot belge «grou-

der»... — chacun des personnages dans une quête bien précise: ça tombe bien, le texte de Lise Vaillancourt n'en manque pas! En fait, on ne se risquera pas à résumer ici cet objet théâtral à géométrie variable, tellement la chose apparaît complexe et farcie de détails de toutes sortes. Disons simplement que l'histoire s'amorce au ciel alors que deux divinités enfantent le Jour et la Nuit et que cette dernière s'enfuit sur la Terre où elle sera accueillie par le Temps, qui la nourrira de Poésie et... Bref, on retiendra qu'un monde est en train de disparaître, celui des dieux, et que les anges, ceux-là mêmes que l'on envoie sur la Terre pour remédier à la situation, oublient leur mission fondamentale en choisissant de s'incarner pour vivre l'Amour. En prenant corps sur la Terre au milieu des hommes, le divin crée peu à peu un monde nouveau... Une proposition baroque, qu'on vous disait.

«Sur scène, reprend Gaquère, chacun a son chemin à tracer et chacun porte aussi le même enjeu majeur: celui d'arriver à établir un nouvel équilibre. Tout cela dans l'urgence qui les habite tous puisqu'un monde est en train de disparaître. En visant la clarté et la fluidité aussi... Dans ce que l'on peut appeler un grand divertissement métaphysique.»

Tout cela avec des morceaux de tissu, des ficelles et des bouts de chandelles, faut-il dire aussi. Et grâce à l'appui et à l'accueil de l'Espace libre — on ne souligne pas assez souvent ce volet des activités de l'organisme. Grâce aussi à la générosité et à l'implication de chacun, l'équipe des *Exilés de la lumière* propose une forme «audacieuse» et une profonde «réflexion poétique» qui ressemble à ce que Lise Vaillancourt et Geoffrey Gaquère ont voulu en faire.

On pourra vérifier tout cela soi-même en se laissant atteindre par ce dernier assaut du ciel, à compter de mardi qui vient, dans l'ancienne caserne de la rue Fullum...

Le Devoir

LES EXILÉS DE LA LUMIÈRE

Texte de Lise Vaillancourt mis en scène par Geoffrey Gaquère. Une production du Théâtre du Gant rouge présentée à l'Espace libre du 10 au 20 décembre. ☎ 514 521-4191.

PROGRAMMATION JEUNESSE

POA JUNIOR

SPECTACLES DU TEMPS DES FÊTES

L'ARCHE

Les 26, 27 et 28 décembre, 15 h

MUSIQUE, CIRQUE ET NOUVELLES TECHNOLOGIES

7 à 12 ans

Une production de l'Arsenal à musique

DÉCEMBRE

Du 5 au 30 décembre

6 ans et plus

Une production de Québec Issime

CASSE-NOISETTE

Du 13 au 30 décembre

5 à 12 ans

Une production des Grands Ballets Canadiens de Montréal

PROGRAMMATION COMPLÈTE
jeunesse.laplacedesarts.com

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

Partenaires MEDIA



LE DEVOIR

PME-ART
CAROLINE DUBOIS, CLAUDIA FANCELLO ET JACOB WREN

HOSPITALITÉ 3

L'INDIVIDUALISME EST UNE ERREUR

4 AU 14 DÉCEMBRE 2008, 20 H. USINE C
1345, AVE LALONDE, MONTRÉAL. T : 514.521.4493
WWW.PME-ART.CA - WWW.USINE-C.COM

SON : RADWAN MOUMNEH - LUMIÈRE : PHILIPPE DUPEYROUX
CRÉÉ EN COPRODUCTION AVEC USINE C (MONTRÉAL) ET EN COLLABORATION AVEC HARBOURFRONT CENTRE'S WORLD STAGE (TORONTO)

PME-ART... a redéfini l'intersection où le performeur rencontre les spectateurs. Globe and Mail, Toronto

Si «Hospitalité 3» parle de questions philosophiques sérieuses, il le fait d'une façon des plus légères. Now Magazine, Toronto

Offrez-vous l'été pour Noël!

BILLETTS EN VENTE SAMEDI À MIDI!

FESTIVAL INTERNATIONAL DE MONTRÉAL Pink Martini and Orchestra Avec grand orchestre de 53 musiciens 7 JUILLET, 19h30 • Salle Wilfrid-Pelletier, PDA • PLEINS FEUX GENERAL MOTORS	Buddy Guy et Susan Tedeschi 2 JUILLET, 20h30 Métropolis • RHYTHMES BELL
Melody Gardot La véritable révélation de l'été dernier au Festival! 1 ^{er} JUILLET, 18h Théâtre Maisonneuve, PDA • EN VOIX	Madeleine Peyroux 3 JUILLET, 18h Théâtre Maisonneuve, PDA • EN VOIX
Chucho Valdés Quintet Le pianiste le plus complet du monde 2 JUILLET, 21h30 Théâtre Maisonneuve, Place des Arts LES GRANDS CONCERTS TD CANADA TRUST	Dave Holland, Gonzalo Rubalcaba, Chris Potter et Eric Harland 1 ^{er} JUILLET, 21h30 Théâtre Maisonneuve, PDA LES GRANDS CONCERTS TD CANADA TRUST
Susie Arioli 4 JUILLET, 18h Théâtre Maisonneuve, PDA • EN VOIX	Patricia Barber 10 JUILLET, 18h Théâtre Maisonneuve, PDA • EN VOIX
Stefano Bollani et Enrico Rava 30 JUIN, 22h30 Gesu — Centre de créativité JAZZ DANS LA NUIT	Kenny Garrett Sketches of Miles Davis 4 JUILLET, 20h Théâtre Maisonneuve, PDA JAZZ BEAT

Également à l'affiche ce printemps

Diana Krall
Nouveau spectacle avec orchestre symphonique!
6 ET 7 MAI, 20H
SALLE WILFRID-PELLETIER, PDA

Chick Corea et John McLaughlin
dans le **five peace band** avec christian McBride, kenny garrett et brian biade
28 AVRIL, 20H
SALLE WILFRID-PELLETIER, PDA

Le Festival sous les étoiles
30 ANS DE MAGIE
226 PHOTOS
144 PAGES
PRÉFACE D'OLIVER JONES
DISPONIBLE MAINTENANT EN LIBRAIRIE ET AU MONTRÉALJAZZFEST.COM

BILLETTERIE CENTRALE DU FESTIVAL:
Métropolis 59, rue Sainte-Catherine Est
514 908-9090 / ticketpro.ca
(seul pour les événements présentés à la Place des Arts)

Place des Arts
514 842-2112
1 866 842-2112 • laplacedesarts.com

Gesu — Centre de créativité
514 861-4036
514 790-1245 • admission.com

Bell, Canada, Heineken, CBC Radio-Canada, SAO, 514 871-1801 1 888 615-0815 montrealjazzfest.com

CULTURE

DANSE

Casse-Noisette, une bouée en temps de crise

ISABELLE PARÉ

Conte de fées sur fond de féerie d'hiver, le ballet *Casse-Noisette* attire chaque année des hordes d'enfants avec son histoire magique. Mais cette année, ce sont les compagnies de ballet qui ont plus que jamais besoin du conte Drosselmeyer et de la fée Dragée pour les tirer de l'impasse financière.

Ironiquement, le conte créé par Hoffmann en 1819, devenu un pilier du répertoire du ballet classique, sert littéralement de bouée financière ces jours-ci à des compagnies comme les Grands Ballets canadiens de Montréal (GBCM), le Ballet national du Canada et, surtout, le Ballet de Colombie-Britannique (Ballet BC), plus que jamais ébranlés par la crise financière et l'abandon des programmes d'aide fédéraux aux tournées.

Jeu, le Ballet BC a échappé de peu à la faillite après avoir réussi à vendre 12 000 billets de la production *Casse-Noisette*, qu'interprétera le Ballet de Moscou du 28 au 31 décembre prochain à Vancouver. N'eût été l'achat de 1000 billets par un philanthrope, au coût total de 42 000 \$, la compagnie, accumulée à une dette de 450 000 \$, était dans la déche. Les danseurs, qui avaient déjà été mis à pied à la fin du mois dernier, seront de retour au travail en janvier.

Même si la situation n'est pas aussi préoccupante à Toronto et à Montréal, à l'heure où les gouvernements se désengagent, le classique de Tchaïkovski est devenu un incontournable du temps des fêtes, non seulement pour le public, mais pour assurer la viabilité financière des grandes troupes.

Le directeur général des GBCM, Alain Dancyger, convient que la manne apportée par *Casse-Noisette* sert littéralement à assouvir les finances de sa compagnie, dont le budget annuel s'élève à 10 millions de dollars. «*À elle seule, la production Casse-Noisette représente 21 % de notre chiffre d'affaires et rapporte 2,2 millions de dollars*», soutient-il.

Dieu soit loué pour les GBCM, depuis 45 ans *Casse-Noisette* est présenté presque à guichets fermés à la salle Wilfrid-Pelletier de Place des Arts, avec 92 % de sièges vendus. Avec 35 000 spectateurs chaque année, l'opération pèse très lourd dans les revenus de la



PHOTO JOHN HALL GBCM

Depuis 45 ans, *Casse-Noisette* est présenté presque à guichets fermés à la salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts.

compagnie et dans ses stratégies de développement. Le conte d'Hoffmann sert d'appât pour les non-initiés, qu'on espère ensuite attirer aux autres présentations de la troupe.

En cet automne assombri par la crise financière, les Grands Ballets ont mis le paquet pour promouvoir les ventes de cette locomotive, favoriser les ventes de groupes et même développer de nouveaux publics auprès des communautés culturelles. «*Nos études montrent que la moitié des spectateurs voient Casse-Noisette pour la première fois, et qu'une personne revient en général tous les trois ans*», affirme M. Dancyger.

Pour maintenir cette popularité, les GBCM doivent toutefois investir chaque année de 150 000 à 200 000 \$ dans la remise à neuf des costumes et des décors, conçus respectivement par François Barbeau et Peter Horne. Cette année, c'est toute la distribution des petites et grandes souris qui bénéficiera de costumes frais sortis des ateliers. Constamment remaniée, la production doit garder toute sa «*brillance*», assure le directeur des Grands Ballets. «*Notre Casse-Noisette est l'une des plus belles versions en Amérique du Nord et doit le rester. C'est le seul spectacle qui a gardé aussi longtemps l'affiche dans une même salle du Canada dans toute l'histoire des arts de la scène*», dit-il.

En effet, depuis la première levée de rideau en 1964, *Casse-Noisette* a été vu par plus de deux millions de spectateurs.

Nuages au pays de la fée Dragée

Mais la crise mine l'aura de *Casse-Noisette*. Cet automne, la campagne du fonds Casse-Noisette, créé il y a 11 ans pour amasser des sommes pour la compagnie et permettre à 1800 enfants défavorisés de voir cette production féerique, traîne. La récession frappe de plein fouet. «*On sent déjà un ralentissement. La campagne entamée rapporte déjà 100 000 \$ de moins que l'an dernier. Les compagnies privées ont gelé leurs fonds ou ont décidé de donner ailleurs*», déplore M. Dancyger.

À Toronto, où le Ballet national du Canada subira une perte de 900 000 \$ chaque année en raison des revenus moindres générés par un fonds de capitalisation de 20 millions, *Casse-Noisette* est aussi le sauveur du moment. «*Les ventes ont connu une baisse notable à l'automne, mais nous sommes soulagés que les ventes pour notre Casse-Noisette s'annoncent meilleures que l'an dernier*», a déclaré cette semaine Kevin Garland, directeur général du Ballet national du Canada.

Passé cet «*effet Casse-Noisette*», les troupes de ballet, privées du soutien fédéral à la tournée, s'apprennent toutefois à affronter une réalité qui s'annonce beaucoup moins rose que le pays de la fée Dragée. Heurté de plein fouet par l'abandon de ces pro-

grammes de tournée, Alain Dancyger se dit très inquiet pour l'avenir. Cet automne, la tournée américaine des GBCM, qui devait faire arrêt dans 16 villes, a été réduite à peau de chagrin, avec seulement quatre destinations. «*On vit le syndrome de la baignoire qui se vide. On génère 20 % plus de dons provenant du privé chaque année, mais on perd chaque année environ le même montant en fonds publics*», déplore ce dernier.

Ironie du sort, la compagnie doit gérer cette décroissance du soutien de l'État au moment même où sa notoriété connaît un essor sans précédent sur la scène internationale. Depuis le passage des Grands Ballets à Paris en juillet dernier à l'occasion des Étés de la danse, propositions et contrats de tournée à l'étranger s'accumulent en effet aux bureaux de la compagnie. Invitée à prendre part aux festivités entourant les 100 ans de Tel-Aviv, la troupe doit effectuer sa première tournée au Moyen-Orient le printemps prochain et a été approchée pour tourner en Grande-Bretagne en 2010.

«*Nous n'avons pas l'argent pour y aller, mais on espère qu'il se dégagera une solution d'ici là. Nous avons des propositions comme jamais, mais le fait d'éliminer ProM'art [subventions à la tournée] vient tuer les Grands Ballets sur le marché international*», dit le directeur de la troupe.

Les GBCM ont déjà dû dire non à une invitation faite par la Pologne et se concentrer sur des destinations offrant des cachets plus substantiels. D'autres contrats à l'étranger pourraient tomber si la troupe n'arrive pas à rassembler des fonds pour couvrir les frais de déplacement autrefois couverts par les subventions fédérales. «*Je suis inquiet mais pas pessimiste car, dans notre cas, on gère tout de même une compagnie en forte croissance*», se rassure Alain Dancyger.

Pour mettre un peu de baume sur leurs incertitudes, les GBCM se confortent donc pour l'instant en invitant le public à succomber aux charmes de Clara, de Fritz, du conte Drosselmeyer et des personnages colorés du monde imaginaire de *Casse-Noisette*, mis en musique par Tchaïkovski, histoire d'oublier la crise quelques instants.

Le Devoir

DVD

Clémence DesRochers termine sa carrière sur scène en lançant *Clémence: à cœur ouvert*

LISE MILLETTE

Pour Clémence DesRochers, 2008 est une année charnière qui vient marquer ses 75 ans, ses 50 ans de vie artistique et son retrait de la scène. En conclusion de sa tournée d'adieu, elle lance un DVD, *Clémence: à cœur ouvert*, qui fait office d'héritage, léguant ses mots, son humour et une partie d'histoire.

Se disant heureuse de terminer ainsi sa carrière publique, Clémence DesRochers maintient qu'elle n'est «*pas morte*» pour autant et qu'elle continuera d'être présente dans la vie des gens, par le biais de différentes causes, qu'elle ne manquera pas, selon elle.

Elle n'exclut pas non plus l'idée de reprendre l'écriture sur scène, différemment, en s'associant avec d'autres artistes.

50 ans d'évolution féministe

Clémence: à cœur ouvert présente les thèmes qu'elle a toujours développés et qui demeurent bien actuels. Militant pour le droit à la différence et à l'émancipation, celle qui est née à Sherbrooke en 1933, dans un berceau de «*factories*», affirme ne pas être intimidée par cette présentation qui révèle encore davantage les repères de son jardin secret.

«*J'ai toujours écrit des choses personnelles. J'ai fait ça toute ma vie, ouvrir des portes, parler de ce que l'on ne devrait pas parler, allant jusqu'à chanter la ménopause! Je ne suis pas timide avec la création. Dans mon DVD, on voit le départ de mon inspiration et mon amie Louise qui partage ma vie. J'ai pris le temps qu'il fallait pour parler de ma vie avec Louise, et maintenant je suis sortie complètement du placard et j'en ris*», poursuit-elle.

Même si elle affirme que tout a été dit, le DVD apporte tout de même des ajouts substantiels. Dans un petit documentaire, on suit Clémence DesRochers en coulisses après ses spectacles, en répétition avec ses musiciens, et dans sa magnifique maison des Cantons-de-l'Est, où elle parle notamment de sa relation de 40 ans avec sa complice et gérante Louise. Elle vit également une grande complicité avec ses musiciens. «*Il faut savoir la suivre par*



PEDRO RUIZ LE DEVOIR
Clémence DesRochers maintient qu'elle continuera d'être présente dans la vie des gens.

ce qu'elle a quelques blancs de mémoire, explique affectueusement son chef d'orchestre, Steve Normandin, mais elle a gardé de son expérience de cabaret la forte capacité d'improviser!»

Ce petit documentaire nous fait également mieux connaître la Clémence dessinatrice.

Clémence n'exclut pas l'idée de reprendre l'écriture ou de revenir sur scène, différemment

Elle qui se définit un peu comme une pionnière pour l'affirmation des femmes, son dernier spectacle peut prendre les aspects d'une fresque historique relevant 50 ans d'évolution féministe.

«*Tout ce que j'ai fait ne tient pas du chef-d'œuvre, mais en gros, je pense que j'ai rejoint les gens; j'ai parlé de ce qui nous ressemble, de*

cette vie éphémère avec ses peines et avec ses joies.» Bien que plusieurs monologues et chansons ont été écrits il y a plusieurs années, certains sujets n'ont que bien peu évolué, comme elle le dit d'ailleurs elle-même. «*On va encore à l'hôpital; on n'a plus la jaquette en papier mais on a celle avec la fente en arrière et il faut encore attendre. En fait, ça demeure encore actuel parce que les êtres humains restent les mêmes.*»

Clémence DesRochers a choisi de transformer le lancement de son DVD en événement-bénéfice au profit de l'Espace Go, afin de soutenir les projets de création du théâtre.

La Presse canadienne
Avec Le Devoir

Hommage à Vienne

Le plus grand concert du Nouvel An au monde!

Un merveilleux spectacle musical!

Jeu, 1er janvier 2009, 14h 30

SALLE WILFRID-PELLETIER, PLACE DES ARTS

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

L'Orchestre Strauss de Montréal

Daniel Beyer, chef (Munich)
Beatrix Lazin, soprano (Budapest)
Wolfgang Gratschmaier, ténor (Vienne)

avec danseurs membres du:
Kiev-Aniko Ballet of Ukraine

Presented by Amla Glatz Concert Productions Inc.

Renseignements: 1 800 545-7807 • salutetovienne.com

GRAND CONCERT SCÉNOGRAPHIÉ PAR SUPERMUSIQUE

mercredi 17 + jeudi 18 décembre 2008 20h30

Société des arts technologiques
1195, boulevard Saint-Laurent Montréal
[Métro Saint-Laurent]
Billets : 20 \$ / 10 \$
(en vente à la porte le soir du concert)

Y'A DU BRUIT DANS MA CABANE

ENSEMBLE SUPERMUSIQUE

Joane Héту maître de chantier Jean Derome bricoleur Diane Labrosse ébéniste Pierre-Yves Martel peintre Danielle Palardy Roger peintre Pierre Tanguay maçon Martin Ptièreault plombier

architectes Jean Derome, Joane Héту, Danielle Palardy Roger, Martin Ptièreault décorateur David Emmanuel Fafard éclairagiste Alexandre Pélouquin sonorisateur Colin Gagné

«... Ensemble SuperMusique offre un modèle inégalé, un espoir qui fait croire en certaines formes de démocratie, avec ici un esprit festif réjouissant. Ça fait du bien.»
—Éric Normand, JazzoSphère

LE DEVOIR

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

www.supermusique.qc.ca

Forfait-cadeau offert jusqu'au 24 décembre 2008

3 SPECTACLES POUR 75\$

THE FABER FOUNDRY
MOÛORA (AFRIQUE DU SUD)

PIÈCE DE THÉÂTRE PRÉSENTÉE EN ANGLAIS DE YAEL FABER

22 AU 24 ET 27 AU 31 JANVIER 2009, À 20H
25 JANVIER ET 1^{ER} FÉVRIER 2009, À 16H

O VERTIGO
LA CHAMBRE BLANCHE (RECRÉATION 2008)

DE GINETTE LAURIN

12 AU 14, 18 AU 21 ET 25 AU 28 FÉVRIER 2009, À 20H

LEMIEUX.PILON 4d ART
NORMAN (HOMMAGE À NORMAN M.LAREN)

DE MICHEL LEMIEUX, VICTOR PILON ET PETER TROSTZMER

29 ET 30 AVRIL 2009, À 20H
1, 2 ET 5 AU 9 MAI 2009, À 20H
MATINÉES LES 2 ET 9 MAI 2009, À 15H

*Taxes incluses. Frais de service en sus.

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

LA SÉRIE CINQUÈME SALLE

CULTURE

ENTRETIEN

Lou Reed entre rock et littérature

Avant de devenir une institution culturelle, Lou Reed a d'abord été un prince maudit de la musique urbaine, dont la carrière erratique l'a mené au bord de plus d'un gouffre

Rencontre avec le fondateur du Velvet Underground, ancienne icône maudite, à l'heure où paraît une édition bilingue de l'intégrale des chansons qu'il récite désormais sans musique.

STÉPHANE DAVET

Parmi les enfants d'Elvis, ils ont une petite caste à avoir cherché à marier — comme disait Patti Smith — «trois accords de rock à la puissance du verbe», pour ensuite avoir le cran, ou la prétention, de faire lire ou écouter leurs mots sans le soutien des riffs.

Parmi ces plumes de la chanson anglo-saxonne, qui n'ont pas dédaigné être rangés dans une bibliothèque, Patti Smith, donc, Jim Morrison, le défunt chanteur des Doors, Bob Dylan, Leonard Cohen, plus récemment l'Australien Nick Cave et, bien sûr, Lou Reed, né en 1942, un des premiers à avoir fait entrer dans l'âge adulte une musique qu'on n'imaginait qu'adolescente.

Un peu lugubre, avec son tee-shirt noir et ses mâchoires crispées accentuant les rides d'un visage qui ne brille pas par son affabilité, le chanteur se fait récitant. «J'aime bien cet exercice», expliquait Lou Reed avant d'entrer en scène, cela donne une autre perspective à ces textes. Parfois, la musique rend les mots plus efficaces, parfois elle détourne les gens des paroles.»

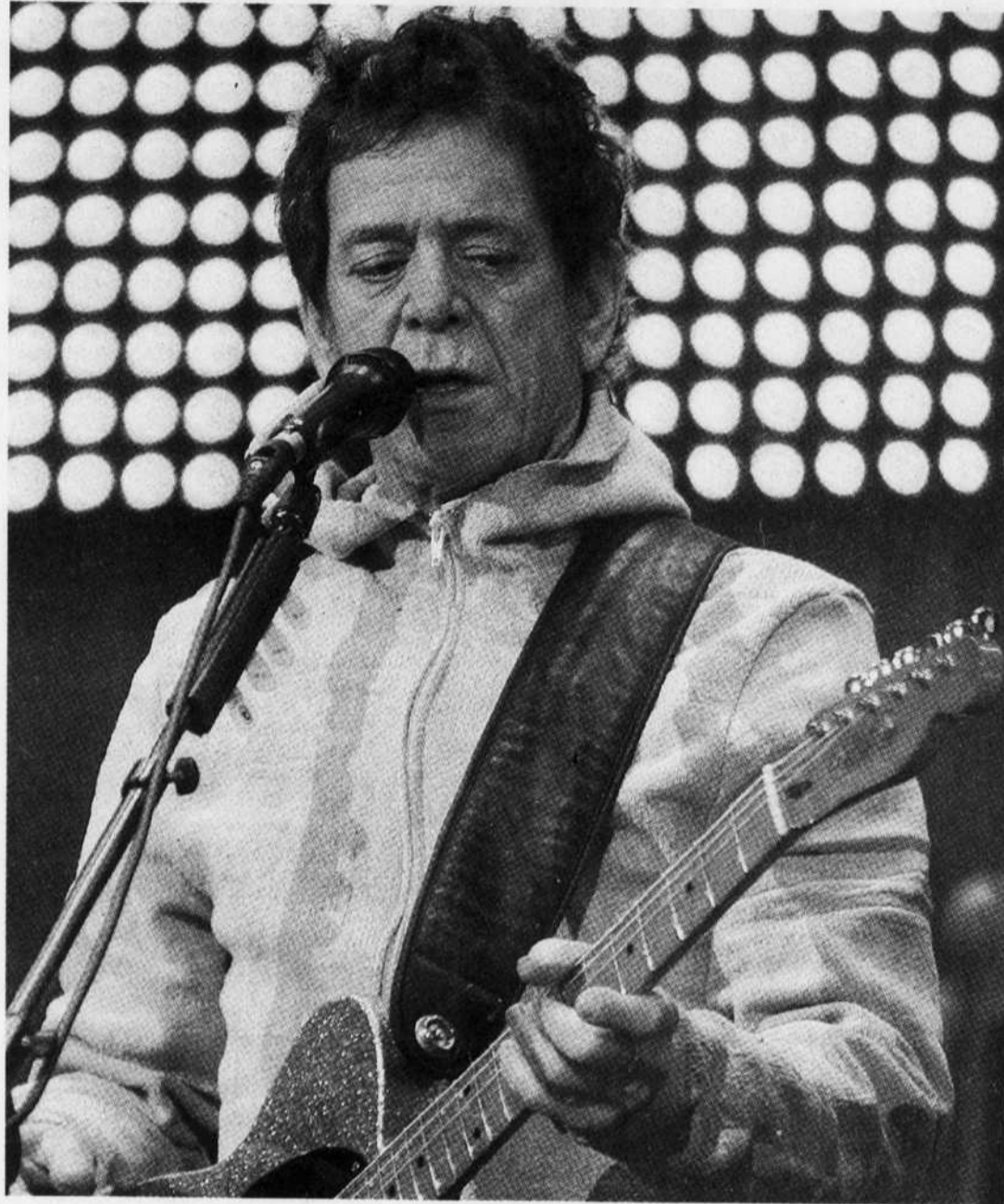
De sa voix blanche aux intonations grinçantes, le natif de Brooklyn pioche dans ses textes les moins ancrés dans la mémoire collective. Le ton peut être monocorde, distant, mais aussi fragile et émotif. Loin des envolées lyriques d'une Patti Smith ou d'un Morrison, ses vers, même les plus récents, gravent à l'acide des eaux fortes de la vie new-yorkaise et de l'insociabilité.

Plus encore que la musique, on a envie de garder ce timbre sensible et sarcastique en tête, en lisant les versions originales des chansons dans *Traverser le feu*. Plus littérales que poétiques et musicales, les traductions proposées aideront surtout à saisir le sens de l'univers du «rock'n'roll animal». En français, on perd malheureusement l'essentiel du swing sec et du charme arrogant de cette langue de rue américaine.

Avant de devenir une institution culturelle, Lou Reed a d'abord été un prince maudit de la musique urbaine, dont la carrière erratique l'a mené au bord de plus d'un gouffre.

Impact artistique

Fondé en 1965, à l'université où il était étudiant en lettres, son premier groupe, le Velvet Underground, entrera dans l'histoire pour son impact artistique inversement proportionnel à sa réussite commerciale. Aux hymnes pour teenagers, le quatuor préfère les sujets tabous. Perversion sexuelle (*Venus in Furs*), usage de stupéfiants (*Heroin*, *White Light/White Heat*) et désillusion (*Pale Blue Eyes*) constituent la base d'un répertoire qui joue aussi bien de la candeur acoustique que du déluge sonique. Andy Warhol en fait le groupe fétiche de sa Factory et de l'avant-garde new-yorkaise, mais aucun de leurs



Lou Reed en spectacle aux Jeux olympiques de Turin en 2006

REUTERS

quatre albums studio ne connaîtra de succès public

Dans les salons du Ritz, loin de la bohème du Chelsea Hotel, Lou Reed rappelle aujourd'hui le volontarisme de sa démarche d'origine. «J'ai très consciemment essayé de rapprocher le rock de la littérature», explique-t-il. Dans les pièces et les livres, l'auteur a le droit d'écrire ce qui se passe réellement. Pourquoi la vérité des faits et des sentiments était-elle refusée aux chansons?»

À l'université de Syracuse (New York), il est impressionné par un de ses professeurs, le poète Delmore Schwartz. «Avec lui, j'ai étudié Yeats et Keats. La seule fois où j'ai compris Finnegan's Wake de Joyce, c'est quand il nous l'a lu à haute voix.» Dans sa jeunesse, ce professeur, qui devait finir fou et alcoolique, avait connu des succès d'écrivain. «Quand j'ai lu sa nouvelle In Dreams Begin Responsibilities, j'ai été subjugué par la façon dont quelqu'un d'aussi brillant pouvait écrire aussi simplement. J'ai pensé que cette sobriété pourrait parfaitement se marier à une guitare.»

Le théâtre et le cinéma seront d'autres sources d'inspiration. «La tirade de Brando parlant à son frère, dans *Sur les quais*, était à la fois simple et bouleversante: "J'aurais pu avoir de la classe, j'aurais pu être un champion, j'aurais pu être quelqu'un au lieu du tordard que je suis." J'imagineais ça avec une guitare [il chante]: "I could have been somebody,

Charley." Pareil quand Vivien Leigh jouait Blanche DuBois dans *Un tramway nommé Désir* de Tennessee Williams: "J'ai toujours dépendu de la gentillesse d'étrangers." Quelle trompeuse simplicité!»

Autres coups de cœur fondateurs, l'efficacité d'écriture des pionniers du rock'n'roll et surtout la violente sensualité des bluesmen. «J'ai toujours envié les gens du Sud qui ont grandi avec cette musique. J'étais loin de ce monde, mais, gamin, j'écoutais la radio pour essayer d'entendre ça.»

Des souvenirs plus cruels ont aussi, sans doute, façonné son style. À 15 ans, ses parents, inquiets de son insociabilité et de soupçons d'homosexualité, l'envoient chez un psychiatre qui préconise des cures d'électrochocs. Contée dans la chanson *Kill Your Sons*, cette expérience explique peut-être, en partie, ses tendances misanthropes, sa haine du patriarcat, sa réticence à livrer ses sentiments, son goût de la distanciation, même quand il explore l'autodestruction, le sadomasochisme ou les déclinaisons du péché en quête de transcendance, marqué là par d'autres modèles littéraires comme Hubert Selby Jr. ou William Burroughs.

Trois périodes

Après avoir baigné des mois dans l'univers de Lou Reed, la traductrice Sophie Couronne aurait tendance à distinguer trois périodes dans l'œuvre du rocker-poète new-yorkais. «Ses premières chansons sont marquées par un mal-être adolescent, un nœudisme un peu provocateur, mais, assez rapidement,

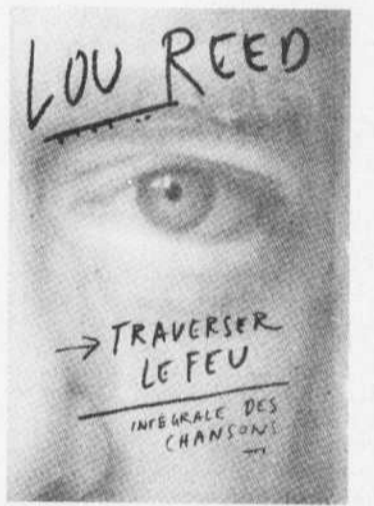
il prend du recul, se fait chroniqueur en s'inspirant de ses fréquentations et de son environnement. S'il a été un moment tenté par l'écriture automatique, c'est avant tout un conteur, à la fois à fleur de peau et très ironique. Dans le dernier tiers de sa discographie, il se fait plus philosophe.»

Pratiquant le taï-chi, compositeur de musique méditative, Lou Reed reste capable de replonger dans la culture de rue et de mettre en scène des contes cruels aux résolutions intimes.

Le Monde

TRAVERSER LE FEU

Lou Reed
Traduit de l'anglais par Sophie Couronne et Larry Debay
Le Seuil
Paris, 2008, 500 pages



Dans le cadre de danses en famille

un orteil dans le vide

Sandy Bessette
Marie-Claude Roulez

13 et 14 décembre 2008 à 16h

Danse contemporaine
Tangente

www.tangente.qc.ca

840, rue Cherrier, Montréal
Sherbrooke

Billetterie : 514.525.1500
ou Réseau Admission 514.790.1245

Design: polesparois@gmail.com

Série de la Place des Arts

Le Studio littéraire
Un espace pour les mots

Lundi 8 décembre • 19h30
À la Cinquième Salle de la Place des Arts

James Hyndman lit
Pierre Foglia et Paul Fournel

Le sportif James Hyndman arrache quelques pages aux *Athlètes* de Paul Fournel et aux chroniques de Pierre Foglia écrites durant le Tour de France.

Une coproduction
Les Capteurs de mots

Entrée : 15 \$*
Étudiants : 10 \$*
*Taxes incluses.
Frais de service en sus.
514 842.2112 • 1 866 842.2112
laplacearts.com

En vente chez **ARCHAMBAULT**
Une compagnie de Quebecor Media

L'incontournable Vigneault chez vous.

Les quatre saisons de Piquot
Conte symphonique pour enfants

Mets donc tes plus belles chansons
Compilation de ses succès

Si on voulait danser sur ma musique
15 reels et une valse

La sacrée rencontre
Gilles Vigneault et Les Charbonniers de l'enfer

L'idée cadeau sans contredit

GILLES VIGNEAULT
LES QUATRE SAISONS DE PIQUOT
Mets donc tes plus belles chansons
Si on voulait danser sur ma musique
La sacrée rencontre

GILLES VIGNEAULT
LES CHARBONNIERS DE L'ENFER

GILLES VIGNEAULT
LA SACRÉE RENCONTRE

GSS MUSIQUE
Quebecor Media
Canada
SELECT

CULTURE

JAZZ

Keith Jarrett, Sonny Rollins et les autres

SERGE TRUFFAUT

Chaque été que Dieu fait, le magazine *Down Beat* communique les résultats du référendum qu'il organise auprès des critiques. Quatre ou cinq mois plus tard, lorsque les dieux tissent la purée de pois qui noircit tous les horizons, *Down Beat* récidive en publiant les préférences, évidemment chiffrées, des lecteurs de cette vénérable revue. Laquelle a été fondée en 1934 à Chicago.

Commençons par ce temple dit de la renommée où résonnent ces «trompettes de la renommée, vous êtes bien mal embouchées» si chères à tonton Georges, le Brassens chauffeur du car à Sète. Mais bon, cela est une autre histoire. Et alors? Le pianiste Keith Jarrett vient d'y faire son entrée. L'homme étant très apprécié aux quatre pôles, il n'y a pas de quoi être étonné.

Par contre, le temple en question présente ou plutôt comprend plus d'une bizarrerie. À la lecture du classement, on a été surpris de constater que Benny Golson, Hank Jones et Muddy Waters n'y étaient pas encore. Golson, compositeur de *Why Not*, auteur d'*Along Came Betty* et d'autres pièces d'anthologie du «bibop», Hank Jones, premier des pianistes dits classiques, Waters, le blues de Chicago fait homme, c'est tout de même étrange.

Au saxophone ténor, on retrouve Sonny Rollins en haut de l'affiche. Le grand Hawk y est abonné, à cette position. Il devance Chris Potter, Joe Lovano... Loin derrière, et c'est la bizarrerie numéro deux de cet exercice, il y a David Murray. Que ce dernier ait récolté 59 votes en dit long sur le conservatisme ambiant.

L'artiste de l'année?... Sonny Rollins encore. Il ne fait aucun doute que l'homme des ponts de New York mérite ces lauriers. Loin derrière, c'est la bizarrerie numéro trois, on peut lire les noms de Charles Lloyd et d'Ornette Coleman. Qu'ils soient quelques chams en dessous de Chris Potter, l'homme des sons froids, c'est rigolo.

À la trompette, tout un chacun aura deviné que Wynton Marsalis caracole en tête. Devant qui? Dave

Sonny Rollins a remporté la palme du magazine *Down Beat* au saxophone ténor

SOURCE DOWN BEAT

Douglas. Là, c'est la divine surprise. Que le complice de John Zorn dans Masada, que l'homme qui cultive le questionnement perpétuel talonne Marsalis c'est, on le répète, la divine surprise. Cela souligné, mentionnons que Roy Hargrove, Terence Blanchard et le vieux Clark Terry sont les autres favoris.

En ce qui concerne la production de l'année, l'album qu'avait enregistré le saxophoniste Michael Brecker avant de céder, soit *Pilgrimage*, devance le *River: The Joni Letters* d'Herbie Hancock, le *Sky Blue* de Maria Schneider, l'élève favorite de Gil Evans, le *Nightmoves* de Kurt Elling, *My Foolish Heart* de Keith Jarrett, le splendide *Duets Live at Dizzy's Club* de Hank Jones et Joe Lovano.

Le groupe de l'année? Le Pat Metheny Trio, puis il y a celui de Keith Jarrett avant les quartets de Wayne Shorter et de Branford Marsalis. Le big-band? Celui que Maria Schneider porte à bout de bras depuis des

lunes. En seconde place, il y a la bande dirigée par le contrebassiste Dave Holland avant celle de Count Basie qui perpétue le souvenir de qui l'on sait.

Sur le front du blues, B. B. King conserve pour la énième fois le titre d'artiste de l'année, devant Eric Clapton et Buddy Guy. Nouveauté de l'année? La chanteuse Bettye LaVette, on devrait dire la revenante, a intégré la cohorte des maîtres du genre.

Bon, en vrac: Herbie Hancock est le pianiste de l'année; Steve Turre, le tromboniste; Phil Woods, le saxophoniste alto; James Carter, le baryton; Wayne Shorter, le soprano; Pat Metheny, le guitariste; Christian McBride, le contrebassiste; Joey DeFrancesco, l'organiste; Jack DeJohnette, le batteur; Diana Krall, la chanteuse; et Blue Note, l'étiquette par excellence. Quoi d'autre? *Bad Blood in The City: The Pety Street Sessions* du guitariste, énorme guitariste, James Blood Ulmer a été consacré disque blues 2008. C'est peut-être bien la nouvelle la plus étonnante de la 73^e édition de ce référendum.

En rafales

Le groupe dirigé par le contrebassiste Alain Bédard, également fondateur du label Effendi, occupera la scène du Gesù ce soir (samedi) à compter de 20h. Ce quintet est formé de Jean-Christophe Bénéy et Frank Lozano aux saxophones, Alexandre Grogg au piano, Michel

Lambert à la batterie avec la chanteuse Carole Therrien comme invitée. Prix du billet? 20 \$, ou 15 \$ si l'on est étudiant.

Cette semaine, le rapport qualité/prix le plus intéressant se trouve chez HMV. En effet, ce magasin propose, non seulement toute une pléiade de disques Blue Note à 10\$, mais également certains Coltrane parus sur Impulse, notamment celui avec Duke Ellington, des productions Riverside, et même certains Verve. Tous, on le répète, à 10\$.

Ce soir également, mais au Upstairs, le saxophoniste torontois Grant Stewart, qui fait l'objet d'un article dans la dernière livraison de *Down Beat*, sera à la tête de son quartet, qui comprend un autre saxophoniste, soit Andy Scott. Phil Stewart sera à la batterie.

Le dernier numéro de *Down Beat* propose un entretien avec Keith Jarrett, des articles sur Phil Woods, Ornette Coleman, Evan Parker et d'autres.

La collection «Jazz Icons» que Naxos distribue propose une nouvelle série de DVD, dont notamment ceux de Cannonball Adderley, de Sonny Rollins. On se rappellera qu'au cours des deux dernières années, *Jazz Icons* a publié des DVD d'une très bonne facture de Chet Baker, de Thelonious Monk, de Dexter Gordon, de Count Basie, de Duke Ellington, d'Art Blakey et d'autres.

Le Devoir

CINÉMA

Pour dénoncer le difficile et l'inutile

LA BATAILLE DE RABASKA

Réalisation et scénario: Martin Duckworth et Magnus Isacson. Image: Martin Duckworth. Montage: Michel Giroux. Musique: Robert M. Lepage. Québec, 2008, 80 min.

ANDRÉ LAVOIE

Les poètes sont parfois prophètes. Dans sa chanson *Le Tour de l'île*, Félix Leclerc craignait de voir l'île d'Orléans transformée en «parc à vidanges, [en] boîte à déchets, [en] U.S. parking». L'histoire donnerait-elle raison à celui qui disait que cet endroit pouvait nous aider à «supporter le difficile, et l'inutile»? Avec l'installation possible du terminal méthanier de Rabaska sur la rive sud du fleuve Saint-Laurent près de Québec, l'inimaginable semble en bonne voie de devenir la triste réalité.

Les cinéastes Martin Duckworth (*Armé pour la paix*) et Magnus Isacson (*Maxime, McDuff et McDo*) ne pouvaient trouver meilleur leitmotiv pour leur roman documentaire tourné en étroite collaboration, *La Bataille de Rabaska*. Interprétée avec bonhomie par Yves Lambert, dont l'accordéon n'est jamais loin, la chanson symbolise une réelle inquiétude de voir s'implanter dans ce beau coin de pays une gigantesque horreur architecturale doublée d'une potentielle bombe à retardement. Rabaska serait-il en somme le Mirabel du gaz naturel, une chimère dans le grand débat des besoins énergétiques des Québécois? C'est à cela qu'une poignée de citoyens de la municipalité de Beaumont ont dit un non retentissant, ne soupçonnant pas qu'en 2004 ils s'engageaient dans une lutte où les élus, municipaux comme provinciaux, seraient rarement leurs alliés.

Qu'une «big business» décide de passer le rouleau compresseur pour défigurer un paysage à des fins commerciales n'est malheureusement plus un objet de curiosité, ni même pour certains un prétexte à indignation. Ce que les deux réalisateurs tentent ici de cerner, c'est le poids des acteurs économiques, mais aussi leur influence sur les politiciens, portés au pouvoir par les ci-

toyens, une donne que certains d'entre eux semblent oublier. C'est à cette dure réalité qu'Yves St-Laurent, Dominique Chabot, Lise Thibault et d'autres supporters se joignent, eux que rien ne destinait à porter des pancartes, à crier des slogans et surtout à tenir un discours où la ferveur militante s'appuie toujours sur une somme impressionnante de recherches.

De 2004 à 2008, Duckworth et Isacson ont observé avec une réelle sympathie un combat digne de David et Goliath, porté aussi par l'enthousiasme à la suite de l'humiliant recul du gouvernement Charrest à propos de la centrale thermique du Suroît (c'est d'ailleurs cette «bataille» qu'ils voulaient documenter, surpris qu'elle s'achève si vite). Loin de bâillonner les défenseurs du projet, dont le maire de Lévis, un certain Jean Garon (pour mémoire: père de la loi sur le zonage agricole dans le premier gouvernement du Parti québécois...), les réalisateurs accordent tout de même une place plus grande à ceux qui se battent sans cabinet d'avocats puissant, avec des moyens de fortune mais une conviction immense.

Dans sa superbe maison ancestrale, soutenu sans réserves par sa compagne Dominique et la présence vivifiante de ses jeunes enfants, Yves St-Laurent semble se transformer souvent en Don Quichotte, conscient toutefois qu'un terminal méthanier, c'est plus menaçant qu'un moulin à vent... L'homme n'a rien de l'écolo romantique et tout du stratège pragmatique, étonné comme tant d'autres de l'isolement dans lequel il est plongé face aux pouvoirs publics.

Car en plus de montrer leurs petites victoires, les cinéastes ne cachent pas leurs grandes défaites, dont une manifestation imaginée gigantesque mais devenue un rassemblement confidentiel. Ils interrogent aussi le fameux modèle québécois, égratignant au passage l'indépendance relative du Bureau d'audiences publiques sur l'environnement. Loin d'appeler à la démobilité, *La Bataille de Rabaska* prouve, de façon éloquente, que le vieil adage demeure d'une cruelle actualité: «Si tu ne t'occupes pas de la politique...»

Collaborateur du Devoir



Une manifestante contre le projet de Rabaska

MAGNUS ISACSSON / ONF

Hydro Québec présente

ANNIVERSAIRE DIAMANT 60

Pro Musica 2008-2009

SÉRIE ÉMERAUDE

THÉÂTRE MAISONNEUVE DE LA PLACE DES ARTS

Lundi, 15 décembre, 19 h 30

TRIO ÉROÏCA

Cordes et piano

Erika Nickrenz, piano
Susie Park, violon
Sara Sant'Amrogio, violoncelle

PROGRAMME

- Lalo, Trio en ut mineur, op.7
- Martinù, Trio n° 1; Cinq Pièces brèves H. 193
- Schubert, Trio n° 2, en mi bémol majeur, op. 100, D 929

Billets : 40 \$, 35 \$, 20 \$ (étudiants) (taxes et redevance en sus)
En vente à la Place des Arts : 842-2112
Renseignements : Pro Musica, 514-845-0532

La Scène Musicale, HYATT, LA PRESSE, laplacedesarts.com

2008-2009

une présentation de LA PRESSE et du

35^e saison

Plaisirs infinis

Directeur artistique : Christopher Jackson

Échos de Rome

Dimanche 14 décembre 2008, 19h30

La musique polychorale des églises de Rome et du Vatican : un répertoire qui a fait la renommée du Studio. Dans ces grandes œuvres à plusieurs chœurs des Pitoni, Ugolini et Benevoli, les voix prennent leur envol en une immense voûte sonore. *Chœur et continuo*

>> Église Saint-Léon-de-Westmount

www.smam-montreal.com T. 514-861-2626

ESPACE MUSIQUE, lanaudière, LE DEVOIR, La Scène Montréal, 93.5, ATMS

ENSEMBLE MONT-ROYAL/ DUO CATHERINE MEUNIER ET MARIE-HÉLÈNE BREAU

Jet Stream

Musique

Samedi 13 décembre 2008 à 20h

ACTIVITÉS GRATUITES AUTOUR DU SPECTACLE

Répétition commentée vendredi 12 décembre de 19h à 21h

Table ronde sur le métissage musical samedi 13 décembre de 16h à 17h

www.shawnmativetsky.com/gmr

Réservez vos places dès maintenant!

Billetterie 514-982-3888

MONTRÉAL, ARTS INTERCULTURELS

La où l'art traverse les frontières... Where art breaks down borders...

3680 rue Jeanne-Mance/ Montréal / T. 514 982-1812/ www.m-a-i.qc.ca

Montréal, Québec, LE DEVOIR, CHAQUE ÉCRAN, CHAQUE ÉCRAN, CHAQUE ÉCRAN

Ils sont de retour à Montréal... profitez-en!

nem 20 ans

Le Nouvel Ensemble Moderne 1989-2009 sous la direction de Lorraine Vaillancourt

11.12.08

Concert événement pour les 100 ans d'Elliott Carter

Salle Claude-Charbonneau - 20h
220 avenue Vincent D'Indy, Montréal (Mtro Édouard-Montpetit)

25 \$ (régular) / 15 \$ (étudiants + aînés)

Renseignements et réservations: (514) 343-9636 / info@lenem.ca

www.lenem.ca

Claire Pelletier

Concert le premier Noël

«Une merveille!!! ...bien au-delà de ce qu'on attend d'un disque de Noël. Une réussite complète»
Sylvain Cormier - Fréquence libre, Radio-Canada

«Une bouffée de fraîcheur dans l'univers du disque de Noël»
Jean Beauchesne - Journal de Québec 4,5/5

Plus de 28 000 copies vendues en 2007

En concert

13 décembre, 20h : Artiste invité de l'Orchestre symphonique de Trois-Rivières, Salle J.-A.-Thompson
19 décembre, 20h : Salle Louis-Frédette, Grand Théâtre de Québec

20 et 21 décembre, 20h : La Cinqième Salle, laplacedesarts.com

514 842 2112 / 1 866 942 2112

CULTURE

CINÉMA

Un Woody tout autre

CASSANDRA'S DREAM

Réalisation et scénario: Woody Allen. Avec Hayley Atwell, Colin Farrell, Ewan McGregor, Tom Wilkinson, John Benfield, Phil Davis. Image: Vilmos Zsigmond. Musique: Philip Glass. Montage: Alisa Lepselter.

ODILE TREMBLAY

Il était en soi révoltant que l'avant-dernier Woody Allen (précédant *Vicky Cristina Barcelona*) ait survolé nos écrans sans s'y poser. D'autant plus que nombreux sont les cinéphiles à voir tous ses films. Situation corrigée par l'Association québécoise des critiques de cinéma, qui entend s'impliquer régulièrement dans la promotion du film d'auteur, main dans la main cette fois avec les Films Séville et le Cinéma du Parc, qui présente le film avec des sous-titres français, forts bienvenus pour décoder l'accent cockney.

Cassandra's Dream clôt la trilogie londonienne du célèbre cinéaste binoclard new-yorkais, après *Match Point* et le moins réussi *Scoop*.

Autant le préciser tout de suite: jamais un film de Woody Allen n'aura moins ressemblé à ses œuvres précédentes. À un point qui trouble. Est-ce bien notre homme? Sa célèbre ironie ne paraît perceptible qu'à travers la musique de Philip Glass (une nouveauté), qui ponctue les moments forts avec des accords très accentués évoquant ceux du temps du muet.

Par ailleurs, Woody s'attaque ici à un sujet qu'il voit collé à la tragédie grecque et aux grands romans russes, pour le poids de la faute, trop dure à porter. On évoque aussi les tragédies shakespeariennes, sans le génie du grand Will, mais en songeant à lady Macbeth tentant en vain d'effacer le sang de ses mains.

Ce milieu populaire britannique est étranger à Woody Allen, ainsi que l'accent cockney, comme s'il revisitait en mode mineur l'univers de Ken Loach et de Mike Leigh. Étrange objet filmique, témoignant toutefois du désir du cinéaste d'ex-

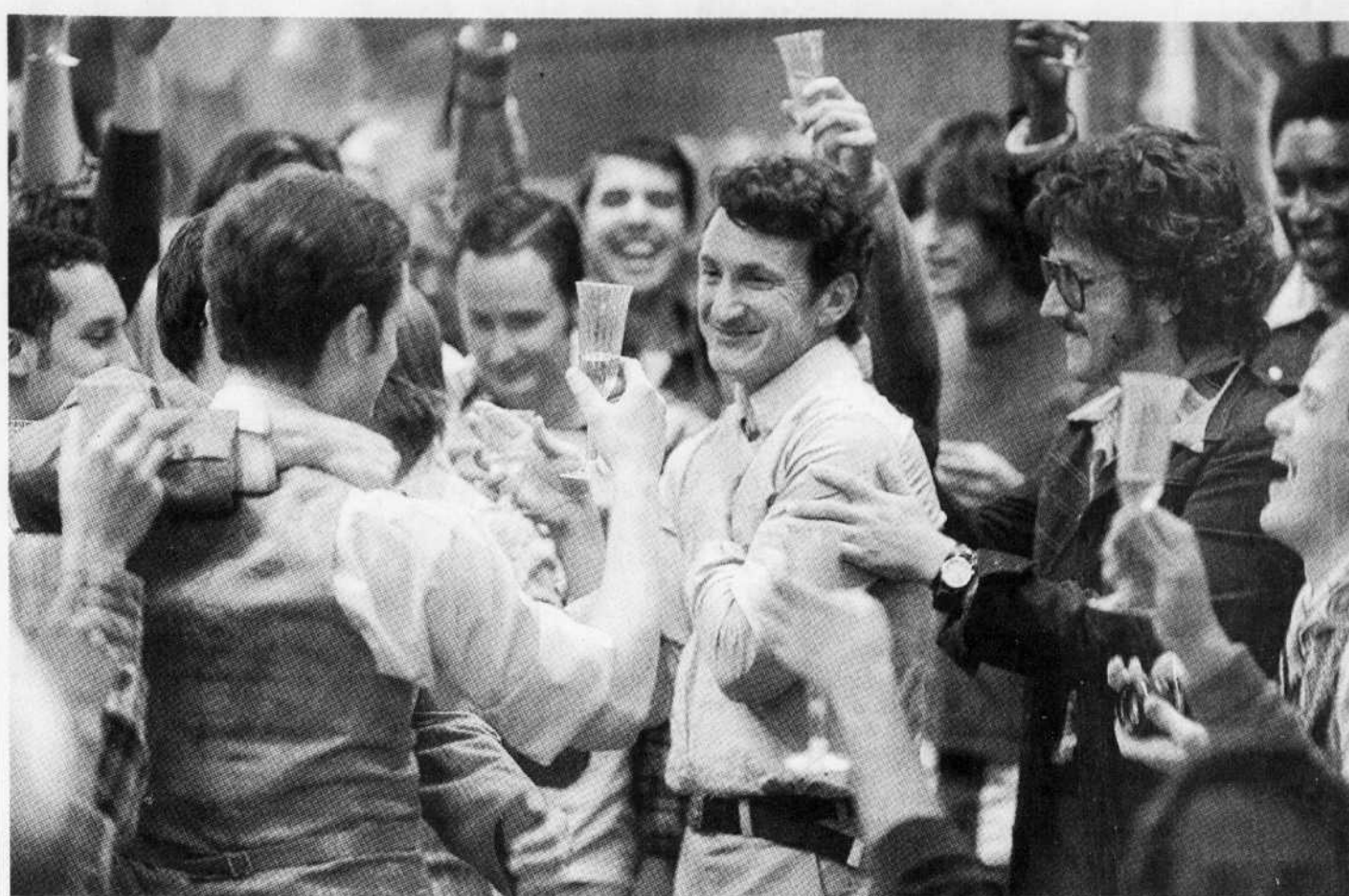
plorer des terres vraiment nouvelles, sans les répliques drôles et incisives qui ont fait sa marque. Oui, mais...

Nous voici en compagnie de deux frères paumés: l'un, Terry (Colin Farrell), réparateur de voitures et joueur impénitent, bientôt enlisé dans les dettes; l'autre, Ian (Ewan McGregor), arriviste qui, pour les beaux yeux d'une actrice, veut quitter le restaurant familial pour brasser des affaires. Ils ont ensemble acheté un voilier au-dessus de leurs moyens, le *Cassandra's Dream*, dont on devine d'entrée de jeu le destin tragique. Car en acceptant de «rendre service» à l'oncle d'Amérique (Tom Wilkinson, délicieusement inquiétant), livré au chantage d'un associé, les deux lascars franchiront la ligne du crime.

Longtemps le film enlisera son action en des scènes longuettes et sans grand intérêt, profilant les amours et les ambitions de la fratrie, avec une caméra réaliste, des interprétations souvent chancelantes — Hayley Atwell dans la peau de l'ambitieuse Angela est une caricature de belle ensorceleuse. Heureusement, la tragédie creusera son lit, en faisant culbuter *Cassandra's Dream* dans un registre noir où les rouages psychologiques des personnages deviendront la matière du thriller. Car à l'heure où s'affrontent le cynique Ian et le malheureux Terry, fou de remords (le jeu de Farrell devient plus solide en fin de piste), la partie est déjà jouée, le diable attend son butin et le cinéphile y trouve un peu son compte.

La dernière partie repose sur cette mécanique implacable d'un destin que les dieux ont voulu dramatique. Sans juger ses personnages, Woody Allen tient lui-même le rôle du chœur grec qui observe l'agitation des protagonistes avant la chute. Mais le cinéaste, en ces eaux inconnues, y aura égaré son style et tout ce qui semblait collé à son univers de dialogues échangés comme des balles de ping-pong. Moins à l'aise ici, il pourrait être un autre cinéaste que lui. Bizarre! Bizarre! Et décevant, aussi.

Le Devoir



Sean Penn dans le rôle de Harvey Milk, dans le film de Gus Van Sant

Admirable portrait d'un militant rassembleur

MILK

De Gus Van Sant. Avec Sean Penn, James Franco, Emile Hirsch, Josh Brolin, Diego Luna, Alison Pill, Victor Garber. Scénario: Dustin Lance Black. Image: Harris Savides. Montage: Elliot Graham. Musique: Danny Elfman. États-Unis, 2008, 128 minutes.

MARTIN BILODEAU

Depuis l'échec injustifié de *Finding Forrester*, en 2000, Gus Van Sant, cinéaste à deux visages assumés, était retourné à ses premières amours (cf. *My Own Private Idaho*) et à son «moi» expérimental pour explorer à travers ses films la (dé)formation du moi, justement, chez des adolescents (*Elephant*, *Paranoid Park*) et des jeunes adultes en détresse psychologique (*Gerry*, *Last Days*). Son treizième long métrage, *Milk*, biographie d'un conseiller municipal homosexuel de San Francisco assassiné en 1978 par un confrère homophobe, marque son retour à un cinéma plus consensuel et plus accessible, plus proche en fait des *To Die For* et *Good Will Hunting*, qui l'ont fait connaître auprès du grand public.

De fait, on devine que le caractère personnel du projet tient moins à la forme du film, simple, rigoureuse et classique, qu'au choix du sujet. Van Sant est ouvertement gai, et Milk a marqué l'histoire de cette communauté. Le film, conséquemment, est très personnel.

Trente ans presque jour pour jour après les faits (Harvey Milk et le maire de San Francisco ont été abattus par Dan White le 27 novembre 1978), 24 ans après le remarquable documentaire *The Times of Harvey Milk* signé Rob Epstein, Van Sant reconstruit, à

la manière d'un feuilleton haut de gamme, les huit dernières années de vie de celui qui fut le premier élu ouvertement gai de l'histoire américaine.

Milk (Sean Penn) à 40 ans lorsqu'en 1970 il quitte New York avec son amant Scott Smith (excellent James Franco) pour aller s'établir à San Francisco. Dans Castro Street, artère commerçante d'un quartier ouvrier pris d'assaut par la communauté homosexuelle, il ouvre un magasin d'articles de photographie. Plus qu'un commerce, le lieu devient rapidement le point de ralliement des militants gais, persécutés par les autorités policières et dénigrés par les groupes de droite religieuse, que Milk galvanise par son rêve d'obtenir un poste à la mairie.

Le scénario du jeune Dustin Lance Black, élevé dans la religion mormone, décline les faits et les campagnes électorales (au nombre de quatre, Milk ayant perdu les trois premières) à la manière d'un long flash-back. Or, plus que le récit d'une ascension, Black et Van Sant font le portrait d'un homme fragile mais pugnace, une planète autour de laquelle gravitent plusieurs astres, chacun ayant la fonction d'en éclairer une face différente. Smith, qui l'épaulera dans sa lutte jusqu'à la onzième heure, fait resurgir son caractère engagé, avec les sacrifices que ça suppose sur le plan intime. Cleve Jones (Emile Hirsch), que Milk va enrôler dans ses troupes, met en valeur son immense pouvoir de conviction. Jack Lira (Diego Luna), un Latino immature et efféminé, qui fut son dernier amant, met en évidence son charme, sa générosité et sa tolérance. Mais c'est à travers Dan White (Josh Brolin, très convaincant), ex-policier tourmenté, de droite et potentiellement gai au placard, que les talents de politicien et de stratège

de Milk sont les mieux communiqués. Son inconscience aussi, ce qui explique la fin brutale et prématurée du personnage que Sean Penn, très en forme et visiblement convaincu de l'utilité de l'œuvre, défend avec la dernière énergie.

Cela dit, et c'est paradoxal dans le contexte d'un film faisant le portrait d'un militant, *Milk* est la douceur faite film. Pas une plaidoirie, pas un réquisitoire, mais un portrait, nuancé et fasciné, d'un homme qui a rêvé du pouvoir et qui a été piégé par lui.

Le directeur photo Harris Savides, qui tient un rôle de premier plan dans l'œuvre de Van Sant (rappelez-vous la caméra en apesanteur d'*Elephant*), filme avec discrétion, son dispositif transparent, une attitude désinvolte devant une reconstitution d'époque sobre qui ne cherche pas à attirer le regard. Au montage, Elliot Gra-

ham arrondit les angles et Danny Elfman faufile sa musique dans l'image, rendant l'une et l'autre indissociables. Seuls les grands du septième art sont capables de contrôler leur art avec tellement de finesse et de doigté qu'on ne sent plus l'effort ou la volonté qui est derrière. Van Sant et son équipe sont de ceux-là.

Collaborateur du Devoir



Ewan McGregor et Colin Farrell dans *Cassandra's Dream*, de Woody Allen

★★★★★
«Un pur divertissement!»
The Gazette

I served the king of England
un film de Jiri Menzel

57⁺ Compétition

À L'AFFICHE!
LE FORUM 22

www.iservedthekingofenglandmovie.com

ANNE HATHAWAY ROSEMARIE DEWITT BILL IRWIN YUNDE ADESIMPE
MATHER ZICKEL ANNA DEVERE SMITH DEBRA WINGER

★★★★★
«Une performance absolument éblouissante, des moments d'humour formidables. Très très bien maîtrisé, puissant.»
Mar. André Lussier, LA PRESSE

5 NOMINATIONS
MULTIMÉDIAS
SPIRIT AWARDS

LE MARIAGE DE RACHEL
(RACHEL GETTING MARRIED)
UN FILM DE JONATHAN DEMME

8ÈME SEMAINE!
V.O. AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS
CINÉMA DU PARC LE CLAP
V.O. ANGLAIS CINÉMA JAC LE FORUM 22

www.rachelgettingmarriedmovie.com

ARCHAMBAULT
Les compagnies de Québec Nord

PALMARÈS DVD

Résultats des ventes:
du 25 novembre au 1^{er} décembre 2008

Les Plouffe 14,99\$ Fred Pellerin: comme une odeur de muscle 25,99\$ Ce qu'il reste de nous 27,99\$ L'âge des ténèbres 27,99\$ Cruising Bar 2 24,99\$

noelenboite.com

376, Mont-Royal est • 380, Laurier ouest • 42, rue McGill

BOITE NOIRE
TOUT LE CINÉMA DU MONDE

© 2008 Alliance Vivafilm. Tous droits réservés. Distribué exclusivement au Canada par Alliance Vivafilm. © 2008 Les Films Séville | En vigueur jusqu'au 24 décembre 2008

PLANÉTIARIUM DE MONTRÉAL
UN MUSÉE NATURE MONTRÉAL

La nuit la plus longue
Un voyage dans le temps jusqu'aux origines de nos traditions des Fêtes
Spectacle pour les 9 ans et plus

Du 20 novembre au 4 janvier*, à 13 h 15 et 15 h 35
* fermé le 25 décembre, le 1^{er} janvier et les lundis sauf le 22 et le 29 décembre

museumsnature.ca
514 872-4530

Montréal

1	CÉLINE SUR LES PLAINES
2	CRUISING BAR 2
3	WALL-E
4	MATCHS MÉMORABLES DANS L'HISTOIRE DES CANADIENS
5	HANCOCK
6	24: REDEMPTION
7	FRED PELLERIN Comme une odeur de muscles
8	PASSE-PARTOUT Coffret 5
9	QUÉBEC 1808-2008 SOUVENIRS DU 400 ^e ANNIVERSAIRE
10	PLANÈTE TERRE Série complète
11	LOUIS-JOSÉ HOUDE Le show caché
12	LAURENT PAQUIN Tout est relatif
13	LES BOYS Saison 1
14	KUNG FU PANDA
15	SNAKES & ARROWS LIVE
16	MICHEL BARRETTE Hi! Hi! Tremblay: 25 ans minimum!
17	CHICK'N SWELL Les Chick'n Swell en spectacle
18	DON JUAN Spectacle intégral
19	ROCK ET BELLES OREILLES Les Bye Bye 2006 et 2007
20	POLAR EXPRESS 3D

eXcentris
EX-CENTRIS.COM / 514.847.2206
19h05 - 19h30 - 18h00 - 20h30

CINÉMA

Un no man's land où tout arrive

ELLE VEUT LE CHAOS

Réalisation et scénario: Denis Côté. Avec Eve Duranceau, Normand Lévesque, Laurent Lucas, Nicolas Canuel, Réjean Lefrançois, Olivier Aubin, Lesya Samar. Image: Josée Deshaies. Montage: Sophie Leblond.

ODILE TREMBLAY

Couronné du prix de la mise en scène au dernier Festival du film de Locarno, *Elle veut le chaos*



SOURCE NIHIL PRODUCTIONS
Une scène du film *Elle veut le chaos*, de Denis Côté

est dans le droit fil des films précédents de Denis Côté. Ce n'est pas à lui qu'on peut reprocher de chercher à devenir commercial, en courtisant le grand public. Au contraire, le cinéaste a retranché de ce scénario les éléments explicatifs qui auraient fait comprendre sur quel passé le présent s'arrime. Privé de repères, le spectateur doit imaginer, supputer. Rien de formaté, mais une position radicale, démesurément avec ce scénario réduit à trop d'énigmes, mais une démarche respectable, susceptible toutefois de ne séduire que les cinéphiles avertis.

Après *Les États nordiques* et *Nos vies privées*, avant *Carcasses* qu'il livrera aux prochains Rendez-vous du cinéma québécois, le cinéaste québécois venu de la critique revisite encore un des coins perdus du Québec, *no man's land* où tout peut arriver et où tout arrive, de fait.

Mais son style a changé. Lui qui semblait abonné à une caméra à l'épaule donnant parfois le tournis à privilégier ici plusieurs plans fixes, des cadrages à la précision maniaque et des plans séquences nombreux. Le noir et blanc ajoute aussi au côté décalé du film, en lui offrant en prime une sorte de poésie de l'étrange. Cette mise en scène impeccable méritait bien son prix, les interprétations sont solides, mais les

tons pas toujours bien mariés entre tentative du burlesque et drame pur font boiter le scénario. L'humour noir peine à s'imposer.

Nous voici dans un village perdu, au bord d'une autoroute qui doit bien mener quelque part. Des malheurs sont survenus, des crimes peut-être. Lesquels? Mystère. La belle du lieu, Coralie (Eve Duranceau), doit accepter le départ de sa mère dans un institut psychiatrique, aux côtés d'un père dépassé (Normand Lévesque). Les voisins, Spazz (Nicolas Canuel), Alain (Réjean Lefrançois) et Pic (Olivier Aubin), sont des petits bandits mignons. Ils ont même fait venir deux jeunes Russes pour les prostituer, mais la place manque de clients et l'ennui se conjugue aux forfaits divers, et parfois sanglants, de cette joyeuse bande. Un ancien amant de Coralie, sorti de prison, tente de la reconquérir (Laurent Lucas, toujours délicieusement inquiétant).

Denis Côté est un bon directeur d'acteurs et sa cohorte de truands tient la route. Eve Duranceau, remarquable dans *Bluff* et *Le Banquet*, maîtrise avec souplesse son personnage entre deux eaux, muse noire, paumée, perdue. L'atmosphère du film est pesante, figée, énigmatique, avec des scènes intéressantes, surtout en dernière partie quand le grand chaos sanglant offre des images d'une insolite désolation. Mais les errements des jeunes Russes fascinent aussi, atterries dans un univers en décomposition qui avale ses habitants.

L'histoire est pourtant tellement tissée d'ellipses qu'elle peine à captiver. Tout est au poste pour offrir un univers noir solide, sinistre et troublant, sauf que la sauce, trop diluée, trop étherée, laisse le spectateur en plan. Sans prendre ce dernier par la main, le cinéaste aurait sans doute gagné à offrir quelques repères aux personnages, dont on sent la détresse, dont on voit les errements et les débâcles, mais qui manquent de chair autour des os.

Le Devoir

ENTRETIEN

L'art d'entrer dans le rêve de l'autre

ANDRÉ LAVOIE

Nous avons causé autour d'un mauvais café à Karlovy Vary, en République tchèque, à l'été 2005, et en octobre dernier, lors du Festival du nouveau cinéma, j'éprouvais le même plaisir à retrouver Yolande Moreau, une actrice (belge d'origine et vivant aujourd'hui en Normandie) qui sait tout autant émouvoir que faire rire (*Le Fabuleux Destin d'Amélie Poulain*, *Un honnête commerçant*, etc.), toujours prête à relever de nouveaux défis. «*Entrer dans le rêve de l'autre*», tient-elle à préciser, sachant ce qu'il en coûte de les fabriquer pour le cinéma après la réalisation d'un premier long métrage, *Quand la mer monte*, puisant à même ses expériences de comédienne en tournée et son regard candide sur la vie.

Reconnaissance et responsabilités

C'est cette même candeur qu'elle met au service d'un des plus beaux personnages qu'elle a incarnés à l'écran, celui de Séraphine de Senlis, femme de ménage du jour et peintre la nuit. Dans le film qui lui consacre le réalisateur Martin Provost, cette artiste au destin à la fois banal et tragique, née en 1864 et morte (de faim...) à l'asile psychiatrique en 1942, ne connaîtra de son vivant qu'une gloire éphémère, alimentée par le collectionneur d'art allemand Wilhelm Uhde (Ulrich Tukur). Les soubresauts de l'Histoire (deux guerres mondiales, la crise économique de 1929) et une santé mentale chancelante, héritée d'une enfance misérable, d'une éducation stricte chez les religieuses et d'un labeur harassant chez des bourgeois de province, ne feront qu'accélérer ses crises mystiques et ses pulsions créatrices avant une totale abdication.

Longtemps abonnée aux petits



SOURCE FILMS SÉVILLE
L'actrice belge Yolande Moreau joue la Séraphine de Martin Provost

rôles de composition «hauts en couleur» destinés «à faire marquer la galerie» — elle est très connue en France pour une série télévisée satirique intitulée *Les Chiens* —, Yolande Moreau savoure le plaisir d'être sollicitée pour des rôles comme celui de l'émouvante Séraphine. «*On ne serait pas venu me chercher si je n'avais pas tourné* Quand la mer monte, souligne-t-elle. *Il y avait une peur que je sois trop comique ou trop liée à l'image de la série Les Chiens. Évidemment, ça me fait plaisir...*»

A cette reconnaissance s'ajoutent bien sûr des responsabilités, dont celle de servir une héroïne qui n'est pas que le fruit de l'imagination d'un scénariste. «*Le poids est moins fort que d'aborder Edith Piaf*, souligne avec modestie l'actrice. *En même temps, il y a une pudeur d'incarner quelqu'un qui existait, tout simplement. On ne peut pas entrer dans le personnage de plain-pied en disant: je vais faire comme ci ou comme ça. Même lorsqu'il est temps de travailler la voix, on se demande si c'est la bonne, surtout que chanter fait partie du personnage. Mais pour tous les rôles c'est pareil: on cherche toujours ailleurs et, après, on revient toujours vers soi...*» Car l'actrice a elle aussi connu ses moments mystiques à l'adolescence, ainsi qu'un goût pour la peinture, vite délaissée pour la comédie.

Même si Séraphine de Senlis était une contemporaine de Picasso, de Braque et d'Henri Rousseau dit le Douanier (des peintres dont Wilhelm Uhde s'était entiché), notre méconnaissance de l'artiste prouve bien qu'elle n'a pas connu le même sort. Le film de Martin Provost contribuera sans aucun doute à la sortir de l'ombre, mais cela ne peut effacer les revers de fortune ni les ta-

bous d'une époque, celle où toute forme de folie était autant un mystère qu'une menace. Sur son comportement, Yolande Moreau refuse de jouer à la psychologue. «*Je me garderais bien d'avoir des certitudes. Je pense que c'est quelqu'un qui a connu d'énormes souffrances et a trouvé dans la peinture une forme d'exutoire. Quand le collectionneur n'arrive plus à la soutenir à cause de la crise de 1929, elle l'interprète comme un nouvel abandon.*» Et si elle avait vécu à notre époque? «*On aurait peut-être fait plus attention à sa peinture*», affirme l'actrice, sans conviction...

Celle qui l'on verra bientôt dans le prochain Jean-Pierre Jeunet (*Micmacs à tire-larigot*) et avec un peu de chance dans un petit film délectant intitulé *Louise Michel*, de Benoît Delépine et Gustave de Kervin, où elle interprète une transsexuelle s'amourachant d'un... transsexuel (Bouli Lanners, qu'on peut découvrir présentement dans *Eldorado*), reçoit depuis quelques mois des accolades délectantes de la presse française pour son interprétation. Yolande Moreau, qui sait faire le clown mais pas la grosse tête, tient à calmer les ardeurs de ceux qui la voient déjà en nomination pour un César. «*Je me refuse à y penser*, dit-elle toutefois avec une fierté non dissimulée. *Disons que je fais mon plein d'ego pour l'instant.*» Avant cela, nous ferons le plein de couleurs et d'émotions en suivant les pas, les drames et les coups de pinceau de la généreuse Séraphine.

Collaborateur du Devoir

Séraphine prendra l'affiche à Montréal le vendredi 12 décembre.

SÉLECTION OFFICIELLE
DES RENCONTRES INTERNATIONALES
DU DOCUMENTAIRE DE MONTRÉAL 2008

LA BATAILLE DE RABASKA

UN FILM DE MAGNUS ISACSSON ET MARTIN DUCKWORTH

Des citoyens ou du promoteur immobilier, qui aura le dernier mot?

«Un film bouleversant!»
— Catherine Lachapelle, Radio-Canada

«Clairement engagé, le film résume la situation de façon concise et convaincante...»
— Kevin Laforest, Voir

«...un portrait touchant du visage des militants et des enjeux environnementaux québécois.»
— Frédéric Towner-Sarault, Alternatives

www.onf.ca/labataillederabaska

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE

CINÉMA CARTIER - QUÉBEC

TOUJOURS #1 PARTOUT AU CANADA!

« LA ROMANCE LA PLUS EXTRAORDINAIRE DEPUIS TITANIC. »
Emily Christmann, HOLLYWOOD.COM

« DIABLEMENT EFFICACE ET BIEN JOUÉ! KRISTEN STEWART CRÈVE L'ÉCRAN: UNE ÉTOILE EST NÉE! »
Marc Cassini, LA PRESSE

« ON ATTEND DÉJÀ LA SUITE AVEC IMPATIENCE! »
Sonia Sarfati, LA PRESSE

★★★★

« ÉPIQUE ET SEXY! SÛREMENT LE FILM LE PLUS COOL DE L'ANNÉE! »
Shawn Edwards, FOX-TV

« À VOIR ET REVOIR! »
Earl Dierman, WIRELESS MAGAZINE

On cherche LA FAN LA PLUS MORDUE!
Visitez www.fascination-lefilm.com pour tout les détails de ce concert et pour les autres événements.

twilight

la fascination

www.fascination-lefilm.com

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE! CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

Léopard d'argent
Prix de la mise en scène
Locarno 2008

Mention spéciale
Jury Jeunesse
Locarno 2008

Gagnant
Meilleur film canadien
FICFA Moncton 2008

« Denis Côté est un incontestable filmeur. »
Olivier Séguin, Libération

EVE DURANCEAU | NORMAND LÉVESQUE | LAURENT LUCAS
NICOLAS CANUEL | RÉJEAN LEFRANÇOIS | OLIVIER AUBIN

ELLE VEUT LE CHAOS

UN FILM DE DENIS CÔTÉ

À L'AFFICHE

EX-CENTRIS | 2396, boul. Saint-Laurent, 101
tous les jours: 18h45 - 19h

CINÉMA PARALLÈLE

CINÉMA Beaubien
2396, Beaubien E. 721-6060
tous les jours: 13:00 - 15:10 - 17:15 - 19:20
sauf lundi: 15:10 - 17:15 - 19:20

CINÉMA LE CLAP
tous les jours:
12h40 - 15h - 19h10 - 21h30

« Magnifique! »
Rachel Malter, ICI

★★★★
Jean-Baptiste Morain, LES INROCKUPTIBLES

Eldorado

un film de Bouli Lanners

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE

EX-CENTRIS | 2396, boul. Saint-Laurent, 101
tous les jours: 13h

CINÉMA PARALLÈLE

CINÉMA LE CLAP
tous les jours: 17h20

www.cinemaduparc.com / 485 POUR 10 FILMS!

À NE PAS MANQUER CETTE SEMAINE

UN FILM DE WOODY ALLEN
LE RÊVE DE CASSANDRA

2e FESTIVAL DES FILMS BRÉSILIENS
RACHEL GETTING MARRIED

3 heures de STATIONNEMENT GRATUIT

CINÉMA DU PARC
3575 Du Parc 514-261-1900

COUP DE CŒUR TOTAL!
Martin Provost adore la simplicité et Séraphine est aisément sa plus belle pièce d'orfèvre.
Lumineux et bouleversant.

ICI
INSPIRÉ!
Un très beau film aux scènes magnifiques, brillamment interprété.

LE DEVOIR

TORONTO INTERNATIONAL FILM FESTIVAL
FESTIVAL DU NOUVEAU CINÉMA
SÉLECTION OFFICIELLE

Yolande Moreau | Ulrich Tukur

Séraphine

un film de Martin Provost

www.seraphine-lefilm.com

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE! CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

À L'AFFICHE PARTOUT DANS LES CINÉMAS DÈS LE 12 DÉCEMBRE!

DE VISU



Une vue partielle de l'exposition De Groot au centre B-312.

PHOTO DAVID JACQUES

Finir en poussière

Depuis trois semaines, l'artiste Raphaëlle de Groot procède à la destruction méticuleuse et systématique d'artefacts issus de ses projets antérieurs

LE MOMENT DE LA DÉPRISE

Raphaëlle de Groot
372, rue Sainte-Catherine Ouest,
Montréal, espace 403
Jusqu'au 13 décembre

MARIE-ÈVE CHARRON

Le centre B-312 a des airs de chantier. Ce qui étonne dans ce lieu, c'est moins le fait qu'il s'agisse d'un travail laissé en suspens que la délicatesse de l'opération qui est menée. Depuis trois semaines, l'artiste Raphaëlle de Groot procède à la destruction méticuleuse et systématique d'artefacts issus de ses projets antérieurs. L'entreprise de déstasement a quelque chose d'équivoque qui oscille entre la recharge poétique de débris et l'effacement délibéré d'une production artistique.

Un art de la trace

Depuis dix ans, Raphaëlle de Groot met en place une pratique multidisciplinaire qui emprunte les formes de l'installation, du dessin, de la vidéo et de la performance. Fondée sur le modèle de l'enquête, de l'archivage et de la rencontre, sa démarche se révèle à travers un souci constant d'insertion dans des communautés (travailleurs d'une usine textile, religieuses, aides familiales) et de remise en question de la figure de l'artiste (son rôle, son statut). À l'intersection de ces deux composantes découle un art souvent fragile et éphémère, de surcroît fragmenté et dispersé, qui pose d'emblée des problèmes de conservation et d'exposition. L'art de De Groot est un art de la trace, un art indiciaire par ailleurs difficilement détachable du contexte qui l'a vu naître.

Le projet en cours à B-312 s'inscrit dans cette perspective tout en laissant entrevoir qu'il s'agit d'une étape charnière pour l'artiste. Comment percevoir autrement cette exposition annoncée comme étant « le moment de la déprise »? De Groot a ouvert dans l'espace de la galerie la valise qui l'accompagne dans ses déplacements d'artiste. L'atelier de De Groot tient dans cette valise, symptôme d'un art nomade qui, de fait, est généré au fil des lieux investis et des rencontres nouées. La valise contient les objets et artefacts utilisés lors de performances, un fatras de tissus, de prothèses, de pâte de sel, de mousse, de cheveux artificiels et de masques de papier.

Tout cet attirail soigneusement rangé doit pourtant finir en poussière. Là est l'instruction pour le moins radicale que s'est donnée

l'artiste, le temps de son passage à B-312. Depuis déjà un an que ce geste ultime est préparé par De Groot. Devant l'accumulation d'objets, de traces et d'artefacts liés à sa pratique, alors qu'elle est de plus en plus amenée à se déplacer, elle a utilisé, comme elle le dit bellement, « ses retailles de temps » pour faire le tri et renoncer en partie au contenu de ce singulier bagage.

Dans la galerie, autour de la valise encore pleine, l'artiste a disposé en tas les différentes ma-

L'art de De Groot est un art de la trace, un art indiciaire par ailleurs difficilement détachable du contexte qui l'a vu naître

tières, révélant la progression du travail qu'elle exécute toutefois en l'absence du public. Les matériaux sont découpés méthodiquement, à la scie et aux ciseaux par exemple, pour ensuite être pulvérisés au mélangeur électrique, jusqu'à devenir de volatiles particules colorées.

Personne ne verra l'artiste au travail, mais chacun pourra deviner l'acharnement sous-jacent à l'exercice. En même temps qu'elle réduit les artefacts en poussière, minant ainsi leur valeur matérielle, l'artiste les arrache de leur ordinaire; De Groot tamise délicatement la poussière sur la surface d'une table blanche, à l'exemple d'une page vierge, de façon à générer des paysages

abstrait chromatiques qui se matérialisent par de fines nuances. Une part de cette poussière a été à nouveau pulvérisée par l'artiste, ajoutant une autre étape de transformation, la matière tirant désormais vers un camaïeu de brun incarné par diverses textures. Alors qu'on la croyait aboutie, la séquence des opérations s'avère inépuisable.

Au terme de l'exposition, l'artiste pourra récupérer la poussière, rendant ainsi son bagage enfin plus léger et, de toute évidence, pas plus futile pour autant. De même, elle reprendra sans doute les quelques mètres de papier blanc qui ont servi de surface de travail au sol, mais qui ont également retenu les traces du passage des visiteurs. Au fur et à mesure que les tas sont réduits en poussière, les empreintes diverses de chaussures se sont accumulées, pouvant ainsi confondre le regard: s'agit-il, au

même titre que la poussière qui se trouve à côté, d'une saleté envahissante et superflue?

Découvrir à tâtons

Aux yeux de l'artiste, la poussière, comme les traces de pas d'ailleurs, semble porteuse de beaucoup plus. En 2000 et en 2001, elle réalisait *Collecte de poussières*, projet qui procédait à une lecture particulière du territoire (espace commercial vacant et square Cabot à Montréal) par archivage numéroté desdites poussières. Elle les prélevait sur place, tout comme les récits de passants que l'objet de la cueillette intriguait ou interpellait en écho à des souvenirs personnels. L'archivage était constitutif de la valeur des poussières en les inscrivant au sein d'une histoire.

À B-312, il en va de l'histoire de l'artiste, des composantes de son atelier et de ses œuvres qu'elle revoit patiemment au moyen d'un geste aussi vain (l'impossibilité de tout réduire en poussière) que fécond. À force

de ruiner la matière, celle-ci fait voir autre chose. Ouverte à l'indétermination, l'entreprise s'avère aussi révélatrice pour l'artiste, qui a constaté les interventions de visiteurs dans son dispositif. Certains ont pris la liberté de passer les doigts sur le ténu tapis de poussière. D'autres l'ont ajouré par leur souffle, peut-être inspirés par la vidéo à l'entrée qui montre l'artiste gonflant un ballon blanc à l'aide d'une pompe. La membrane prend du volume jusqu'à éclater brusquement.

L'action est fulgurante par opposition à la lenteur de la manœuvre érodant les artefacts. Dans les deux cas, comment retenir la profondeur de gestes aussi sommaires et fugaces? De là vient sans doute l'idée de réaliser

un livre d'artiste au sujet du projet avec la collaboration de Johanne Jarry à l'écriture. L'ouvrage est toujours en cours de production et ne sera disponible qu'à la fin de l'exposition. En galerie, une version inachevée est déjà soumise à la consultation, tout comme des fragments de textes. « *Le souffle, l'instable, les traces, les petits tas, je suis là pour l'instant* », peut-on lire sans plus d'indication. Le projet force la découverte à tâtons, lui qui fait la différence à une échelle microscopique et qui semble parfois ne tenir qu'à un fil. Un fil aussi mince et discret que le cheveu épinglé au mur par l'artiste après l'avoir orné de poussières colorées.

Collaboratrice du Devoir

JACQUES CLÉMENT

« RÉMINISCENCES FIGURATIVES »

Jusqu'au 20 décembre

Galerie d'art Desjardins du Centre culturel de Drummondville
175 rue Ringue Drummondville

Du lundi au samedi de 13h à 16h30 — 819 477-5518

Daniel Olson

Beside Myself / Hors de moi

Commissaire André-Louis Paré

JUSQU'AU 21 DÉCEMBRE 2008

EXPRESSION

Centre d'exposition de Saint-Hyacinthe

T 450.773.4209

www.expression.qc.ca

expression@expression.qc.ca

Galerie d'arts contemporains

EXPOSITION IMPORTANTE

ROY LERNER

SPOLÈTE À MONTRÉAL

VERNISSAGE

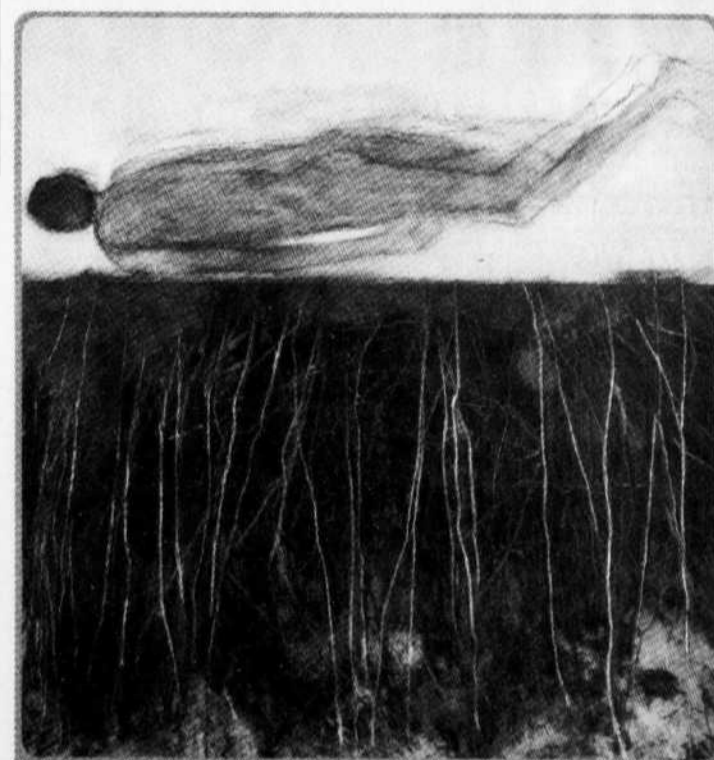
SAMEDI LE 6 DÉCEMBRE DE 13H À 17H

L'EXPOSITION SE POURSUIT JUSQU'AU 30 DÉCEMBRE

2140, rue Crescent, Montréal (Québec) H3G 2B8

Tél.: 514 843-6662 Téléc.: 514 844-0419

artshowcase@videotron.net



LE MUSÉE NATIONAL
DES BEAUX-ARTS DU QUÉBEC
SALUE LA MÉMOIRE DE

BETTY GOODWIN
1923-2008

BETTY GOODWIN, SANS TITRE, N° 9 DE LA SÉRIE « NERFS », 1983
PASTEL À L'ŒUF, GOUACHE, CIRE ET IMPRESSION CHROMOPLEX
SUR PAPIER WYLLAR, 182,5 X 181,5 CM, COLL. MURAO, DDN DE
JACK ET MATHYON ADELAAE

Musée
national des beaux-arts
du Québec

DE VISU

Lemoyne en pièces détachées

UNE MAISON QUI N'EST PAS UNE MAISON

ŒUVRES DE SERGE LEMOYNE
Chapelle historique du Bon-Pasteur, 100, rue Sherbrooke Est, jusqu'au 18 décembre.

JÉRÔME DELGADO

Le bouillant Serge Lemoyne (1941-1998) voulait faire de sa maison d'Acton Vale, à coups de pinceaux et de marteaux, une œuvre d'art. L'opinion contraire de la municipalité, le temps perdu en cour et le cancer, finalement, l'en auront empêché.

Dix ans après sa mort, voici qu'elle réapparaît, cette maison. En fragments, en planches de bois ou en blocs de béton, restes récupérés sur place après l'incendie qui l'a ravagée en 2000. Elle réapparaît sous la forme d'une exposition, gracieuseté d'un ami de l'artiste, François Gauthier.

Une maison qui n'est pas une maison, œuvres de Serge Lemoyne, présentée à la Chapelle historique du Bon-Pasteur, suit une précédente expo du même Gauthier sur le même Lemoyne, lancée au début de 2008 à Mont-Saint-Hilaire. Le premier volet de cette double commémoration d'un triste dixième anniversaire, intitulé *Salut Lemoyne!*, mettait cependant l'accent sur les œuvres des amis du peintre. D'une certaine

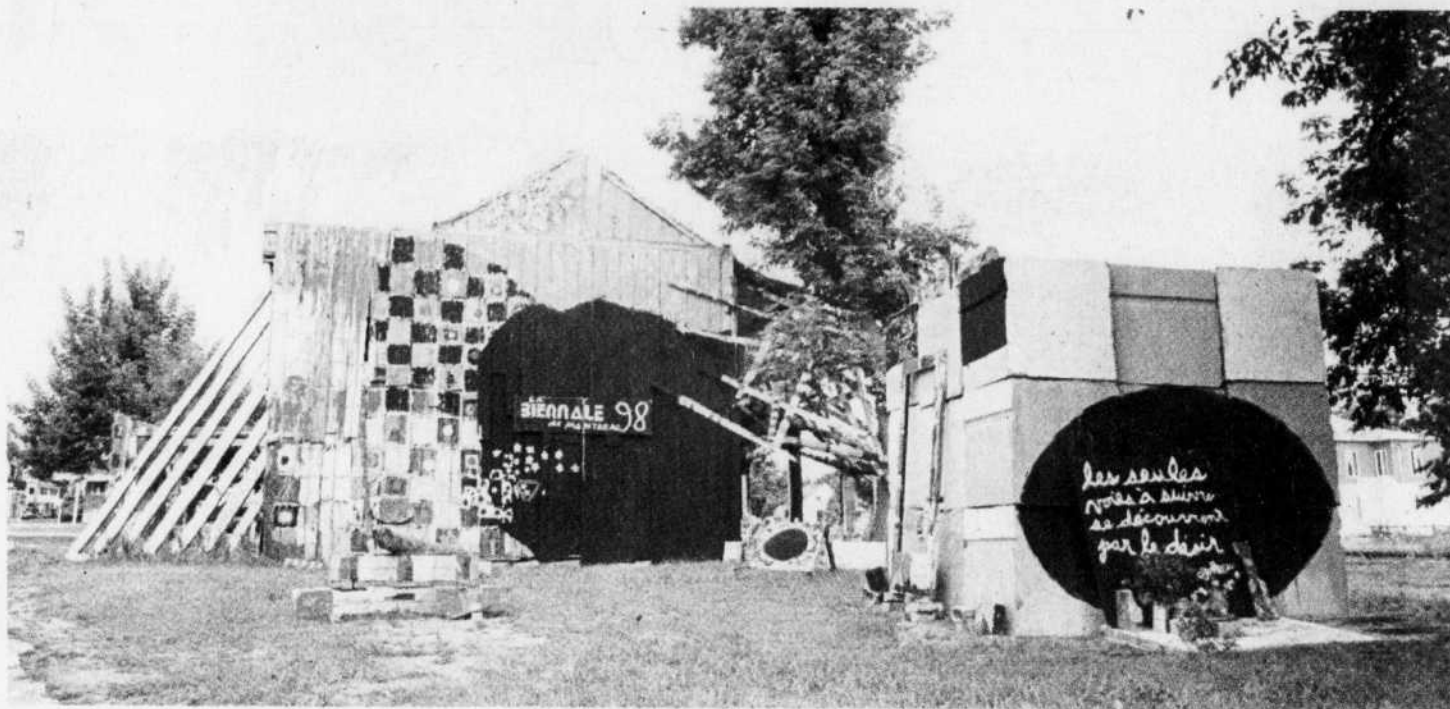
manière, le deuxième volet corrige, précise l'hommage.

Œuvre d'art, la maison de Lemoyne? La question, au cœur de la polémique de jadis, revient à l'esprit à la Chapelle historique, telle ment le «*linteau de porte*», le «*panneau vertical à fleur bleue*» et autres «*barreaux de balustrade*» occupent une large place dans cette expo, empreinte, cela va de soi, de nostalgie. D'autant plus que, sur le balcon de cette jolie salle sous-utilisée, les photographies de la maison avant sa destruction, images de Louis-Philippe Myre, s'offrent comme des documents d'histoire.

Les pièces fragmentées de la maison, présentées dans leur état presque brut, s'éloignent de l'œuvre d'art soignée et bien encadrée. C'est la touche Lemoyne, pour qui tout et rien pouvaient servir de canevas, et la question existentielle «*est-ce de l'art ou non?*» disparaît aussitôt venue.

En réalité, l'expo dépasse ce seul cadre de montrer la vie et la mort d'une demeure-œuvre d'art. Elle réunit trente éléments, dont deux tableaux, des œuvres de la série «*assemblages*» et des dessins, tous portés, de manière directe ou oblique, par le thème de la maison.

Dans ce contexte, les panneaux et blocs sur lesquels Lemoyne a fait décoller de la peinture prennent aisément leur valeur artistique. Malgré leur aspect primitif, ils trouvent leur cohérence dans l'écho que



La maison de Lemoyne en été... avant l'incendie.

PHOTO LOUIS-PHILIPPE MYRE

semblent leur donner les «*vraies*» œuvres. Sans titre (série «*La maison*»), un des deux acryliques sur toile, avec sa composition évoquant vaguement les angles d'une architecture, en est la résonance autant formelle que narrative.

Les assemblages, eux, avec l'intégration d'objets du quotidien,

parfois même du quotidien d'artiste (pot de peinture, photo; pinceau), rappellent à quel point le travail de Lemoyne repose sur l'hybridité créatrice, sur la puissance poétique de son regard. Sa maison, dans le fond, c'est l'art.

C'est son refuge à lui, cet être abonné, même mort, à la margina-

lité. Certes, il est reconnu et respecté. Nos grands musées possèdent leurs Lemoyne et plus personne ne remet en question sa place dans l'histoire de l'art québécois. Une maison qui n'est pas une maison est d'ailleurs le résultat d'une belle association entre les derniers anges protecteurs de l'ar-

tiste, la Fondation Lemoyne et la galerie Orange, qui continue à vendre ses peintures.

Mais y a-t-il déjà eu la grande exposition qui fait le bilan de son œuvre? Le temps passe et Serge Lemoyne tombe dans l'oubli...

Collaborateur du Devoir

Publicité

Expositions

Musées & Galeries d'art

CHRISTOPHER MANGIARACINA



Unseen 2008, huile et cire sur acier 91 x 137cm

BEAUX-ARTS DES AMÉRIQUES

4928 rue Sherbrooke O., Montréal, QC H2A 1R1 514.481.2111 www.collinslefebvestoneberger.com



Or et Sel
œuvres récentes de

RENÉ
DEROUIN

du 27 novembre
au 31 décembre



Galerie d'art Jean-Claude-Bergeron
150 rue St-Patrick, Ottawa (On)
T:613.562.7836
www.galeriejeanclaudebergeron.ca

VIVELAGRAVURE! UNE EXPOSITION COLLECTIVE

4 décembre 2008 au 11 janvier 2009

Entrée libre

Salle de diffusion de Parc-Extension
Complexe William-Hingston

421, rue Saint-Roch
Parc

514 872-8124

Heures d'ouverture

Mardi et mercredi

13 h à 20 h

Judi et vendredi

13 h à 18 h

Samedi et dimanche

13 h à 17 h

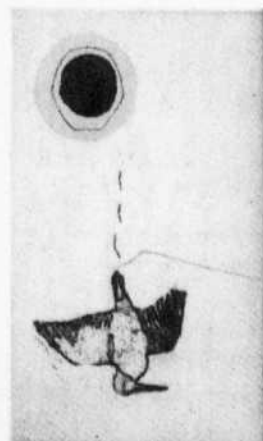
Exposition présentée par la maison de la culture de Villeray-Saint-Michel-Parc-Extension avec la participation de monsieur René Donais, gagnant de la Biennale Voir Grand 2008, et de 10 grands artistes graveurs.

Activités

Samedi 6 décembre, 14 h : rencontre-démonstration sur différentes techniques en gravure

Samedi 13 décembre, 14 h : débat sur la place de la gravure dans l'art aujourd'hui

* La salle de diffusion de Parc-Extension sera fermée les 24, 25, 26 et 31 décembre ainsi que les 1^{er} et 2 janvier.



Marc Séguin, Bécasse 2003

Villeray-Saint-Michel-Parc-Extension
Montréal

BERNINI

PIERRE VIVANTE

Découvrez l'exposition BERNINI ET LA NAISSANCE DU PORTRAIT SCULPTÉ DE STYLE BAROQUE

28 novembre 2008 au 8 mars 2009

Organisée conjointement par le Musée des beaux-arts de Canada et le J. Paul Getty Museum.

Musée des beaux-arts du Canada 380, promenade Sussex, Ottawa 1-800-319-ARTS www.beaux-arts.ca/bernini

Le Devoir Ottawa et Orléans CBC Radio-Canada Canada

L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ,
LE GUIDE DEVOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

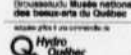
LE DEVOIR

ALFRED-PELLERIN

Maison des arts de Laval
1395, boulevard de la Concorde Ouest
L'entrée est libre

La Maison des arts de Laval accueille jusqu'au 25 janvier 2009 les expositions *Inuit* et *Les Enfants et l'art inuit* : une sélection de sculptures issue de la collection d'art inuit Brousseau du Musée national des beaux-arts du Québec, à laquelle s'ajoutent une vingtaine de dessins et d'estampes réalisés par des artistes du Nunavik, de même que des dessins d'élèves de la région.

450 978-8000
ou www.ville.laval.qc.ca



Art inuit



David Ruben Plotoukun, Ours-chaman, 1985
MNBAQ, don de monsieur Raymond Brousseau
Photo : Patrick Altman